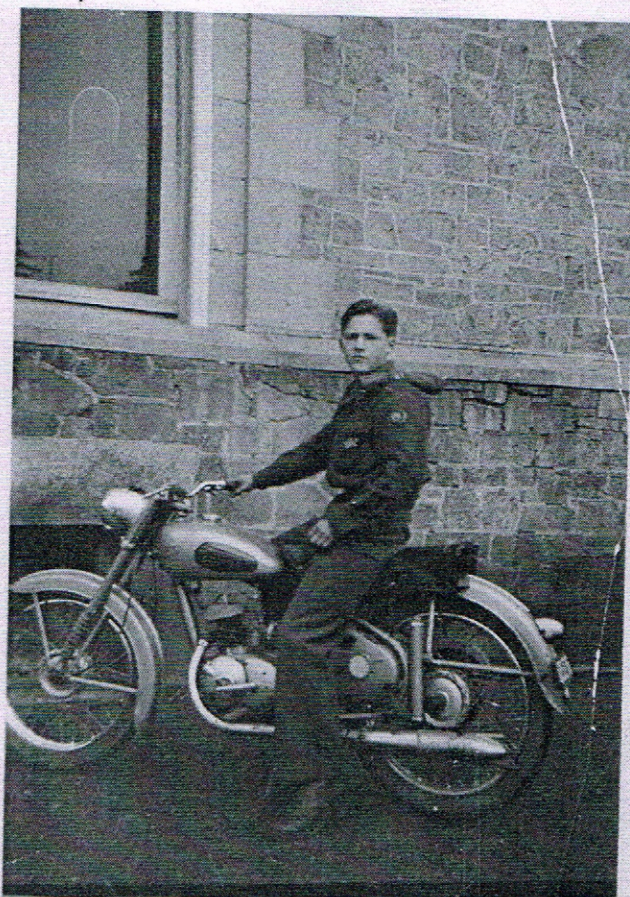


Remerciements à monsieur Jadot

par Edmond Leblanc

Nous remercions monsieur Jadot de la bonne idée qu'il a eue de faire le 50ème anniversaire et des programmes de manifestations de 1943 à 1993, et d'inviter tous les anciens garçons de Schaltin par cette convocation pour participer à ces retrouvailles, et de la petite fête et le souper comme jadis



Château de Schaltin : Edmond Leblanc en militaire sur la moto Sarolea du chef Charles Lenoir. Soldat au 27e bataillon du génie à Anvers

dans notre réfectoire. Vous nous avez mis dans une ambiance formidable et nous avez permis de remettre les pieds à l'Institut du château de Schaltin. C'est une chose formidable pour nous, on nous avait oubliés depuis tant d'années.

Nous revoilà de nouveau entre amis, avec la fraternité de nos anciens dirigeants que nous n'avons jamais oubliés pour les bons temps que nous avons passés ensemble dans les années 1952-1955

Monsieur Luc Jadot et monsieur Jean Marie Payen, nous vous remercions de tout cœur de nous avoir fait revivre un beau rêve sur notre adolescence.

Nous continuons à participer tous les ans aux brocantes pour nous réunir et nous revoir avec une grande amitié. Encore merci de votre compréhension à vous et à vos collaborateurs.

De la part des anciens garçons et dirigeants de la belle époque des années 1952-1955.

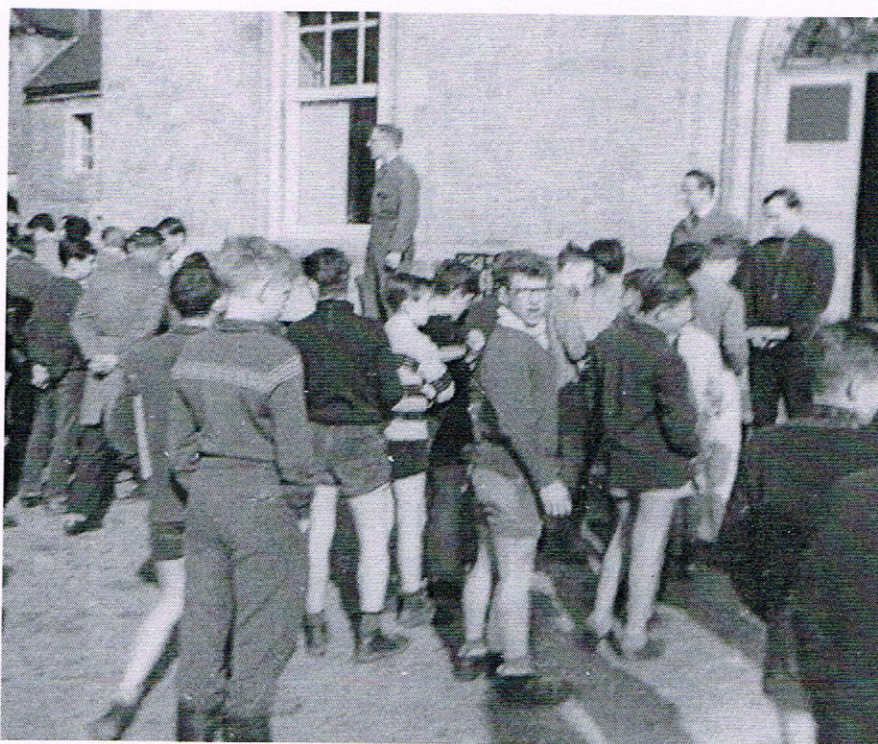
Edmond Leblanc – pour les anciens de Schaltin

BIOGRAPHIE DE CHARLES LENOIR

Charles LENOIR, Directeur de l'Institut du Château du Village de Schaltin décédé le 26 mai 2003.

Pendant 37 années, il partage les commandes de cette entreprise avec Georges VAN SULL, Sous-Directeur d'abord à Leffe pendant 4 années première expérience puis à Schaltin encore pendant 6 années avec le Sous-Directeur Monsieur Georges VAN SULL qui a été son collaborateur le plus proche et ami. Il l'a très bien appuyé dans son travail dans l'Institut de Schaltin dont il avait la garde de quatre-vingts garçons abandonnés et orphelins.

A cette époque rien n'était facile. Ils ont dû forcer la chance pour réussir dans leur entreprise compliquée, c'est là que leur amitié fut soudée pour toujours dans la vie.



Monsieur Georges VAN SULL raconte leur odyssée et aventure difficile de conduire les deux homes dans le périple du dévouement, du courage et de la foi de croire à l'humanité humaine.

Edmond Leblanc

*Entre 1960 et 1970 : rassemblement des garçons devant le château pour démarrer la journée : sur le perron le chef Charles Lenoir et deux éducateurs. Le chef prononce « **les yeux** » et les garçons répondent « **clairs** » : la devise de l'institut de Schaltin.*

Introduction: Lettre de Georges Van Sull à Edmond Leblanc

Mon brave Edmond,

Pour répondre un peu à ta demande j'ai pondu 4 pages sur les débuts de mon aventure avec le chef Charles à Leffe.

Il faut savoir qu'avant cela il a dirigé une maison à Guirsch dans la province de Luxembourg et puis à Banneux où il n'est resté que 15 jours car de suite on l'a envoyé à Leffe.

J'ai eu la chance de le rencontrer sur ma route, lui venant de la J.O.C. Et moi du scoutisme.

C'est dire l'influence des mouvements de jeunesse de cette époque.

Je suis très heureux de tout ce que tu as fait avec tant de chaleur pour le rappel de cette merveilleuse époque.

La journée du 27 mai n'aurait jamais eu lieu sans toi. Je t'en remercie encore très fort.

A 80 ans on pense à ceux qui nous sont les plus chers ... tu en es !!
Cécile et moi embrassons ton épouse.

Si fraternellement,

Georges

1ère lettre

Le 25-04-2003

Mon cher Edmond ,

Ta dernière lettre est magnifique et me va droit au cœur.

Mon épouse me dit : « il faut la garder... »

Si jadis on a fait quelque chose pour vous, nous avons apprécié en famille votre fidèle amitié en retour.

Quel splendide cadeau pour mes 80 ans que ton grand cœur !

J'ai reçu l'autre jour le chef Pierre Hendrick et son épouse. Figure-toi qu'à la Noël il a enterré en 15 jours un frère et une sœur. Il sera là le 25 mai.

Pâques se fête depuis 2000 ans et nous rappelle chaque fois que le seul trésor est l'amour et l'amitié. Tu as été, Edmond, un de ceux qui ont été heureux d'y croire.

Il est certain que nous nous retrouverons dans l'autre vie car avec tout ce que tu as entrepris pour nous, nous nous y sentons déjà si près de toi !

Merci du fond du cœur !

Si fraternellement,

Georges

2ème lettre le 05-06-2003

Mon brave Edmond,

Tu es un des êtres les plus extraordinaires que j'ai rencontré dans ma vie. C'est toi seul qui a tout fait pour qu'après 50 ans on nous a permis de retrouver quelques anciens de l'époque avec tant de chaleur, celle qui fut toujours la tienne.

En quelques jours nous avons mélangé nos larmes de joie à celles de la peine. Charles Lenoir continuera à nous sourire de son Paradis bien mérité. C'était mon plus grand ami puisque nous nous écrivions tous les mois. Tu demeureras, Edmond, à tout jamais mêlé à cette amitié profonde puisqu'après un demi siècle tu restes pour nous le grand moteur du souvenir perpétuel de la « Belle époque » !

Bravo et chaudement merci encore !

A mon âge on pense évidemment à la dernière étape de la vie et aux visages qu'on emportera aux derniers moments dans son esprit.

Il va sans dire que le tien sera là...

Si reconnaissant d'être si près de moi.

Si fraternellement,

Georges

Ma sincère amitié à ton épouse et à tous les tiens.

3ème lettre le 29-10-2003

Mon cher Edmond,

Bien merci de ton coup de fil qui m'a fait chaud au cœur.

A 80 ans on a déjà perdu beaucoup d'amis. Ceux qui restent - comme toi – deviennent alors de plus en plus chers.

Quelle belle idée d'avoir écrit une biographie de Charles Lenoir. J'aurais aimé la faire mais tu m'as devancé.

Par la même occasion je te fais parvenir les 6 pages que j'ai écrites un peu comme mon testament philosophique.

Charles Lenoir l'a lu avant sa mort.

Toi, Edmond tu as réalisé une œuvre magnifique dans ta vie, celle de rassembler les anciens qui, sans toi, ne se seraient plus jamais vus.

Tu nous as si chaudement remerciés le 27 mai. Or, c'est bien toi que nous devons, à présent, remercier chaudement du fond du cœur.

Merci, grand frère, et chapeau !

Si fraternellement,

Georges

Texte de Monsieur Georges Van Sull

Charles LENOIR au Foyer Cardijn de Leffe de 1949 à 1952

Avant notre arrivée à Schaltin en 52 Charles LENOIR et moi dirigeons le «Foyer Cardijn» de Leffe.

Pourquoi ce nom ? Parce qu'il fut créé par la J.O.C. (Jeunesse Ouvrière Catholique) dont le fondateur, Cardijn, petit vicaire à Laeken, devint l'aumônier international et lui valut le titre de Cardinal.

Dans cette dépendance de l'Abbaye de Leffe, nous parvenions à loger une cinquantaine de jeunes dans des conditions très rudimentaires: des poêles partout sauf dans nos 2 bureaux où nous passions l'hiver sans chauffage. Un dortoir de 25 lits au 2ème étage et trois chambres de 8 ou 10 lits au 1er étage où Charles disposait de 2 pièces pour y vivre avec son épouse. On y disposait quand même d'une bonne infirmerie où pas mal de gars venaient se faire soigner le soir surtout pour avoir un contact privilégié avec nous pour la moindre égratignure.

Alors que j'arrivais sur le terrain muni d'un bon diplôme, je me rendis vite compte que Charles allait m'apprendre l'essentiel : se faire respecter et savoir parler aux jeunes réunis ensemble.

La seule fois de ma vie où je me fis plus ou moins chahuter fut le jour où organisant un centre de chant dans le brouhaha Charles vint en fin de séance mettre de l'ordre dans la troupe avec un coup de gueule que j'allais lui emprunter dans la suite.

Un soir il y eut une chahut monstre au 2ème étage. Il enjamba l'escalier à toute vitesse et me rejoignit en disant « j'ai rossé le plus sympathique pour être sûr de ne pas me tromper ». Ceci montre déjà de suite que jamais de sa vie il n'a eu une haine – si faible soit-elle – contre aucun garçon.

A l'époque, dans aucun home pour jeunes n'existait une formation professionnelle. Lui qui n'avait jamais eu une lime en main parvint à créer un atelier de mécanique où, moi-même me mêlant aux garçons, j'appris à limer. A Schaltin cet atelier atteindra le nombre de 40 élèves. A Leffe, il créa déjà aussi l'atelier de menuiserie.

Son souci majeur : ne jamais laisser les jeunes s'ennuyer, surtout pas les longues journées d'été. Tous les jours, après l'étude, bain dans la Meuse. Tous les soirs football ou feu de camp où chaque gars pouvait s'exprimer en sketches, chansons ou discours.

Le temps des vacances était minutieusement préparé : jeux scouts, sorties pédestres, promenades en bateau ... pêche. Il eut des démêles avec la police parce que des dizaines de «pêcheurs» s'étaient équipés d'un bâton et d'un fil rudimentaire et essayaient leurs premières prises dans la Meuse « sans permis » ! L'art de créer l'enthousiasme avec des moyens simples : comme la célèbre prise du château de Poilvache situé à 5 km de Leffe. Le camp des défenseurs y passait toute la matinée à construire son camp de défense avant l'assaut de l'autre camp l'après-midi. Toute une journée meublée !

Pendant les vacances, nous occupions les garçons du matin au soir. Gymnastique dehors au saut du lit (ce qui d'après les spécialistes n'est pas la formule idéale) !

Émulation permanente entre les équipes dans diverses compétitions avec le feu de camp hebdomadaire où les talents de conteurs et chanteurs s'évaluaient 2 heures durant.

La soirée de clôture s'achevait par une immense tombola grâce aux lots récoltés dans les magasins de Dinant.

A cette époque, l'armée créa près de chez nous, en bord de Meuse, l'école des Cadets. Un vent d'enthousiasme souffla dans les esprits et la moitié de la troupe voulut y poser leur candidature au point que le chef Charles, conscient de voir le Foyer se vider, dut les refroidir sèchement en les traitant de « bouffeurs de gamelles ».

Chaque matin une équipe de garçons pelait les pommes de terre et c'est à cette occasion que j'appris à raconter des histoires pendant leur boulot. Je me rappelle avoir trouvé dans la bibliothèque un mince volume sur Godefroid de Bouillon. La lecture d'une dizaine de pages me suffisait pour broder mon récit pendant une séance, en y traçant, en parallèle, quelques faits de la guerre toute récente.

A cette époque, ils étaient très friands de nos « histoires ».

Une douzaine de garçons dont je m'occupais spécialement fréquentaient l'école professionnelle de la ville, l'Athénée et le Collège de Belle-Vue dont un certain Roger est sorti 1^{er} pour devenir médecin ensuite.

Le coup de génie de Charles LENOIR a été de créer pour tous les autres un système tout à fait novateur : 4 jours d'enseignement primaire (2 classes reconnues) et 2 jours entiers d'ateliers mécanique et menuiserie avec octroi d'un diplôme légal. L'un de ces élèves devint professeur de la section « menuiserie » à Schaltin.

A l'annonce de la fusion de Leffe et Schaltin en septembre 52, Charles me dit « moi je suis marié, je ne puis continuer cette aventure, mais toi, vas-y. »

Devant mon refus de m'y rendre sans lui, il changea d'avis.

C'est ainsi que pendant 2 ans, avant la construction de sa maison à Hamois, il passera chaque semaine à Schaltin, me laissant la direction pendant le week-end où il rejoignait sa femme et ses enfants à Liège.

Son système éducatif reposait sur des slogans dont le principal était la devise qu'il avait choisie : « les yeux clairs ». A chaque rassemblement, il criait « les yeux » et le groupe lui répondait « clairs ».

Dès cette époque, Charles LENOIR demeura mon modèle idéal et éternel en éducation.

Une des dernières paroles de Charles LENOIR qui me considérait en fin de vie comme son meilleur ami parce que son plus grand admirateur dans la profession : « comme on aimait bien ce qu'on faisait !

L'histoire de Schaltin

par Georges Van Sull le dimanche 10 juin 2012

L'histoire de Schaltin
ne connaîtra de fin
puisque après soixante ans
ces quelques vétérans
se retrouvent ce jour
en un cercle d'amour
exaltant un passé
frappé d'éternité.
Il y flaire le cœur
d'un grand homme d'honneur
le fascinant Lenoir
qui du matin au soir
sut toute sa vie
nous insuffler l'envie
de l'imiter en tout
en sa bonté surtout.
Il fut homme de chair
par une foi de Noé
Il fut de ces prophètes
à prôner dans nos fêtes
son slogan « Les yeux clairs »
sonne à travers les airs
comme un cri éternel
d'idéal fraternel.
Je dis aux vieux amis
dans la joie réunis
qu'un seul homme sur terre
avant qu'on ne l'enterre
peut prouver en un lieu
l'existence de Dieu
Charles le bienheureux
tant il fit des heureux

poème dédié au chef Charles Lenoir par un de ses grands amis Georges
Van Sull

Ce poème a été dit devant les anciens garçons de Schaltin et le directeur
Jean-Marie Pagen

Ce poème nous a émus en pensant à notre ancien chef Charles Lenoir que
nous avons beaucoup estimé et aimé il restera dans nos coeurs pour
toujours

Schaltin, un château d'enfants, par Jacques Leblanc

1953-1964

Le 7 mai 1953, avec pour bagage une petite expérience de dirigeant de patro à Namur et l'envie de me rendre utile, c'est en vélomoteur – prêté fort aimablement par le vicaire de ma paroisse – que j'effectue le trajet jusque Schaltin.

Au centre du village, je pénètre dans la propriété du château, le « Foyer Cardijn », une école professionnelle ouverte après la guerre avec la collaboration du jésuite Pierre Capart⁽¹⁾, dans le cadre de l'action jociste en faveur de l'enfance déshéritée. Il organisait parfois certaines soirées où dans un silence absolu qui ne souffrait aucune excuse, il projetait dans le grand hall des diapositives sur l'Egypte, héritées de son père, le célèbre égyptologue Jean Capart.

Sur la plaine de ce qui fut un parc, environ quatre-vingts gamins jouent ou fument dans un coin... de trop jeunes enfants malheureusement « trek »⁽²⁾, quelques « megs »⁽³⁾, reçus d'un aîné bienveillant ! Deux ou trois éducateurs, se partagent les activités et la surveillance. Le jeu principal est le football, les règles sont peu conventionnelles : le nombre de joueurs est de plus ou moins 20 contre 20. L'important est d'occuper les jeunes durant les récréations. Le rôle d'arbitre revient de droit au « chef Charles », directeur de l'institution ou à un adjoint chevronné. Dans le concept pédagogique les temps libres n'existent pas...

En 1976, Charles Lenoir⁽⁴⁾, a vraiment été le créateur d'une pédagogie d'apprentissage professionnel, d'abord à Leffe-Dinant et dès 1952 à Schaltin-Hamois-en-Condroz, où il fonde une des premières écoles professionnelles du pays dans le cadre de l'enseignement spécial.

Autodidacte particulièrement cultivé et compétent, ancien ouvrier-peintre à 14 ans, militant jociste et ancien résistant, ici au château, il est l'arbitre, au sens complet. Il fallait être bien proche de lui pour connaître ses faits de

résistance. Réfractaire et ardent liégeois, c'est dans cette région qu'il avait participé à des dynamitages de trains de l'armée allemande... Comme éducateur, enseignant ou ouvrier d'entretien, on le reconnaît tous à sa tenue. En semaine, comme tout ouvrier à l'usine, il est vêtu d'une salopette grise. On peut entendre sa voix grave et on remarque aussi l'autorité affectueuse, mais incontestée que lui reconnaissent les enfants et ce ne sont pas tous des enfants de chœur...

J'en reviens au match de foot. Pendant son déroulement, un gamin de 13/14 ans m'interpelle : « tu es le nouveau chef ?⁽⁵⁾, tu vas remplacer le chef André ?⁽⁶⁾ » Je réponds évasivement, « on verra » et toi comment t'appelles-tu ? Je m'appelle « Pietke », me répond-il et sur un ton plus confidentiel me demande : « tu n'as pas une cigarette ? »

Je ne fumais pas et je l'ai un peu déçu ; qu'à cela ne tienne, il m'invite gentiment à faire avec lui le tour de la maison.

Indépendamment des classes et des ateliers, à l'entrée du château un immense hall, avec une cheminée monumentale de marbre blanc et une somptueuse cage d'escaliers de chêne mène aux trois étages du château. Une dizaine de dortoirs y sont installés par chambres de plus ou moins huit jeunes. Mon groupe en comptera alors cinq sur deux niveaux. Au rez-de-chaussée, un grand réfectoire accueille tous les garçons et leurs éducateurs. À côté, se trouvent l'office et la cuisine ; lieux saints du personnel ouvrier où certains gamins privilégiés ont leurs entrées...

Entre temps, le match est terminé. Après un coup de sifflet strident du chef, les garçons se rassemblent en rangs parfaits et retournent vers leurs classes et ateliers avec leurs instituteurs et contremaîtres. Le chef Charles m'aperçoit et me salue : « alors, tu as trouvé ? Paul m'a parlé de toi, tu t'appelles Jacques, tu es responsable de patro.. ? » Paul⁽⁷⁾ était employé et administrateur délégué du Conseil d'administration. Il avait alors son bureau au boulevard Poincaré à Bruxelles, à la Centrale JOCISTE, que présidait encore le futur Cardinal Joseph Cardijn. Paul venait un jour par semaine à Schaltin, le mercredi. Il était aussi le grand argentier de l'œuvre qu'il connaissait depuis sa création pendant la guerre, mais il n'y vivait pas. Il gérait également le foyer pour jeunes travailleurs d'Auderghem, dirigé par Ernest Machels, également un ancien jociste.

Je raconte au directeur que « Pietke » m'a proposé de visiter la maison ; il m'approuve et me dit qu'il va me montrer ma chambre, enfin la chambre car elle est partagée avec un autre éducateur ; à cette époque l'éducateur est nécessairement interne. Nous montons au 3^e étage, sous les combles.

Après avoir traversé un grand dortoir d'une dizaine de places, le chef Charles ouvre la porte, me désigne un des deux lits, le premier étant celui du chef Pierre⁽⁸⁾, actuellement en congé, me dit-il. Il me montre la table, une armoire et me désignant un crampon, me dit : « tu pourras y mettre tes vêtements... ». La chambre était baptisée « le sous-marin » en raison de sa longueur et de sa fenêtre mansardée, à deux mètres au-dessus du plancher et accessible par une échelle de fer fixée dans le mur.

En me quittant, le chef Charles me dit : « tu nous rejoins à 4h. pour le goûter ». A l'heure pile je suis devant le réfectoire, les enfants en cinq ou six rangs. Petit coup de sifflet, chacun entre en bon ordre et se tient debout devant sa place ; second coup de sifflet les enfants attendent l'expression « bon appétit » pour prendre place et plonger sur les tartines préparées à la cuisine. J'avais été invité à une table et alors que j'allais m'asseoir, une dispute explose à côté de moi et avant que je ne comprenne ou puisse intervenir, le bol de café de l'un se fracasse sur la tête de l'autre ! Après une intervention éclair du chef Charles, je conduis l'antagoniste blessé à l'infirmerie, tenue par l'intendant, un alerte pensionné. Heureusement, il y a plus de peur que de mal, le gamin me disant : « c'est Carami qui a commencé, il a insulté ma mère... » Carami, le surnom d'un jeune particulièrement caractériel et bagarreur, mais qui illustre bien les problèmes que pouvait rencontrer un éducateur...

Par après, je revois le directeur dans le petit bureau de 6m², meublé d'une table, deux chaises et une étagère. Il me communique alors quelques consignes pratiques dont un trousseau de clés, insigne de reconnaissance de mes nouvelles fonctions. Il y a bien un autre bureau, plus officiel à l'entrée du château, c'est celui du sous-directeur, le chef Georges⁽⁹⁾, qui lui, remplit les missions officielles de la direction et auquel je succède de 1959 à 1964. Un jour, je suis témoin de la visite d'un magistrat. Il entre dans le hall du château et aperçoit le chef Charles qui, sur le haut d'une échelle, s'applique, comme fréquemment, à rafraîchir la peinture. Ce Monsieur, très digne, qui ne connaît pas le directeur, l'interpelle en lui disant : « dites l'homme, où est le bureau de la direction ? » et imperturbable, le chef Charles de répondre : « c'est la porte à votre droite, Monsieur... »

Vu le nombre d'enfants, les éducateurs doivent s'imposer avec une certaine discipline mais il y a un climat de compréhension et, dans le bon sens du terme, d'affection. La nourriture est également soignée et les éducateurs compensent au mieux l'absence des parents.

Si aujourd'hui, sous prétexte d'économie et d'éviter un placement, des

autorités ou services sociaux irresponsables laissent ou renvoient en congé des enfants chez des parents qui ont parfois abusé d'eux sexuellement, hier, le grand principe des magistrats de l'enfance était, à tort selon moi, l'éloignement formel de la famille. Il n'est donc pas rare qu'un éducateur de Schaltin, responsable du WE se retrouve seul avec 40 ou 50 garçons. Il est cependant fréquent que le chef Charles vienne spécialement prêter son concours le dimanche ; il revêt alors veston et cravate.

Après la grand-messe du matin qui est de règle, l'activité principale est le cinéma du village voisin, à 5 km, voire plus qui occupe l'après-midi. La promenade est pedestre évidemment ; l'institution ne dispose pas d'un minibus. Il arrive cependant que ma petite 2 CV serve un peu de taxi, en se serrant et toit ouvert, près de 10 gamins s'y engouffrent parfois...

Dans les années 50/60, l'institution vit fort en vase clos et n'a guère de contact avec les gens du lieu. Dans ce petit village qui compte alors bien plus de vaches que d'habitants, nombreux sont les conflits avec les gardes-chasse des châteaux environnants. C'est ainsi que j'ai assisté à une arrivée intempestive à l'institut d'une châtelaine voisine. Descendant de sa jeep, conduite par un de ses gardes, elle ramène en le tenant par l'oreille, un gamin de 13/14 ans surpris dans un de ses bois. Tandis que son employé lui pointe un fusil dans le dos, elle menace alors le chef-éducateur de plainte en haut lieu ...

Jusqu'en 1958, le curé, un religieux prémontré assez mondain se montre même hostile à l'institution. Il lui arrive du haut de sa chaire d'interrompre son sermon et parfois sa messe pour vilipender des gamins trop bavards ! Au village, on se souvient même de cet éducateur verviétois qui, colère pour colère, a répondu publiquement au curé. Celui-ci, stupéfait, l'a poussé à clore l'incident à la sacristie d'où les bruits de leurs fortes voix parvenaient aux fidèles sidérés. Ce dimanche, la grand-messe fut plus longue qu'à l'ordinaire !

Depuis, les choses ont heureusement bien changé puisque le directeur de l'école de l'institut, Mr. Luc Jadot est devenu le Bourgmestre de l'entité Hamois-en-Condroz dont Schaltin !

La majorité des enfants est scolarisée à l'institut où des instituteurs leur dispensent un enseignement de niveau primaire tandis qu'un apprentissage professionnel de qualité leur est prodigué dans d'anciennes annexes et des locaux préfabriqués de réemploi. L'atelier de mécanique-ajustage, dirigé de mains de maître par le chef Charles et un contremaître refuse du monde ; c'est un peu la classe des élites. Un atelier de menuiserie réalise avec art

bien des objets ou petits meubles qui feraient honneur à un ébéniste et enfin, il y a l'atelier de cordonnerie, mené par René, un homme de cœur qui aime le travail bien fait ⁽¹⁰⁾ et le partage avec quelques jeunes attirés par cet artisanat.

Durant les heures d'école, certains éducateurs prennent également en charge des enfants déscolarisés. Pour ma part, dans les premières années, les mercredis et vendredis, matin et après-midi, je reprends l'atelier d'orientation, dit : de bricolage qui compte une dizaine d'élèves. Il avait été mis en place par mon prédécesseur, le chef André. Les garçons m'accompagnent alors sous les combles d'une ancienne grange, à hauteur d'un étage et accessible seulement par une longue échelle en bois. A la bonne saison, nous nous éclairons en ouvrant les portes du fenil. En hiver, on se calfeutre autour d'un vieux poêle installé sur un plancher branlant où nous brûlons des déchets de bois de la menuiserie et nous nous éclairons... à la bougie. Autour de quelques vieilles tables, les enfants dessinent, font du découpage de triplex ou des petits objets en plâtre qu'ils peignent ensuite.

Éducateurs, généralement après quelques semaines « au pair », à titre d'essai, nos rémunérations sont fort modestes, un peu moins qu'au chômage. Nous n'y pensons guère sauf face à certaines dépenses qui s'imposent comme à tout un chacun. Pour l'encadrement des 80 à 90 jeunes du foyer, nous sommes 5 à 6, avec trois à quatre jours de congé par mois. En cas de grippe ou autre empêchement, il est fréquent que cet encadrement se réduise à deux ou trois. Notre horaire ? ... Quel horaire ? Le lever des enfants à 6h30, le coucher vers 22h. et si nos 80 garçons dorment bien, nous dormons bien également...

A la décharge de l'institution, qui avait fort bonne réputation dans le secteur, il faut savoir que les subventions par jour et par jeune, personnel compris sont alors de moins de 50 BEF par jour. En 1958, une circulaire ministérielle note, que pour 30 mineurs, il est souhaitable qu'un home dispose, outre un directeur de deux « moniteurs ». Nous étions dans la norme !

Il me faut aussi mentionner les camps de vacances que j'ai été appelé à diriger, généralement durant un mois ininterrompu. En 1953, je n'ai pas trois mois de fonction. Sur cinq éducateurs, trois sont en vacances, bien méritées. Pour ma part n'ayant pas droit à des congés payés, je suis chargé du camp de Pondrôme (près de Beauraing). Cinquante-huit jeunes entre 11 et 20 ans constituent l'effectif. Nous sommes toujours à la majorité légale

des jeunes à vingt et un ans. Deux collègues viennent pour la mise en route de la colonie les premiers jours et je reste avec un éducateur à la veille de sa pension et souffrant du cœur. Nous sommes dans une ancienne ferme, aménagée en auberge de jeunesse où selon le principe on quitte les lieux pour 10H et on ne rentre qu'à partir de 17H. Les repas sont servis sur place et les pique-niques du midi sont préparés. Généralement seul, je pars par monts et par vaux, organisant le groupe en petites patrouilles ou à la file indienne le long des routes, feux pour agrémenter le pique-nique, baignade dans la rivière proche comme récompense en fin de journée. Personne ne m'a jamais demandé si je savais nager, je suis le responsable et au cas où... le maître nageur ! Inutile également de vous raconter mes ennuis avec les gardes forestiers, les fermiers et autres personnes dans une région où ce n'étaient que propriétés privées. Sur ce plan c'est assez semblable à Schaltin.

Toujours à Ponderôme, un beau soir d'été, un aumônier scout de Charleroi arrive pour nous aider avec une équipe de routiers, scouts à partir de 16 ans, c'est-à-dire l'âge moyen des jeunes de Schaltin. Le soir ils organisent un grand feu de camp et avec nos jeunes, entonnent avec entrain et guitare le chant des légionnaires... Dans la nuit, sept gamins fuguent après avoir fracturé la porte de la cantine. Ils emportent le coffre de friandises et de cigarettes, qu'ils dévalisent dans le champ voisin... On les retrouvera une huitaine de jours plus tard à Marseille, gagné en auto-stop, où ils ont été interceptés par la police française, alors qu'ils voulaient s'engager à la Légion étrangère !

On n'imagine pas que selon la loi de 1912, sur la protection de l'enfance, les convocations transmises par les autorités, Juges des enfants et Procureur du Roi, notaient au sujet des mineurs : « Ordonnance de capture... mande et ordonne de saisir et capturer... ». C'est dire qu'il n'était pas rare dans cet esprit que des gamins, pour la plupart seulement victimes de problèmes familiaux, soient amenés à l'institut menottés par les gendarmes.

Enfin, je termine cette épopée avec le petit Gustave. On lui aurait donné l'absolution sans confession, comme on dit. Gentil, prêt à rendre service, beau comme un ange, il sert la messe de Mr. le curé tous les matins. Un jour vers 9h., trois conduites intérieures noires, célèbres voitures Citroën, débarquent, dans la cour de la ferme qui se trouve ainsi cernée par la police de Dinant. Un cambriolage important a été commis chez le percepteur au village. On a pénétré chez lui par les branches d'un arbre,

proche d'une fenêtre de l'étage. On a volé plus de 40.000 FB et des bijoux. On a tout retrouvé, caché dans des anfractuosités des murs de pierre de la ferme... Notre coupable, est le petit Gustave !

Les années suivantes, c'est à l'auberge de jeunesse de Xhoffraix, dans les Fagnes, que je me rends durant près d'un mois avec vingt à trente garçons. La région est magnifique, mais comme éducateur les conditions de travail et d'encadrement des enfants seraient considérées aujourd'hui comme invraisemblables...



Comme je l'ai déjà exprimé, Charles Lenoir était une personnalité hors du commun. On ne devait pas dire qu'il avait de l'autorité, mais il faisait autorité. C'était un entrepreneur de la générosité. Bien que marié et bon père de famille, il ne vivait que pour l'institution.

Lorsque j'ai assumé la sous-direction de l'institut entre 1959 et 1964, que de quiproquos aussi du fait de nos noms : « Mr. Lenoir, ... excusez-moi, ... Mr. Leblanc !... »

Juillet 1955 Vacances à l'auberge de jeunesse Xhoffraix 1954 : épluchage des patates pour le souper : corvée tous les matins : contre le mur et fenêtre : 1er René Depré – 2me François Richet – 3me Gérard Ruffin

Assis sur le banc : 1er Edmond Leblanc – 2me Ferdinand Dubois – 3me debout Joseph Holleman – 4me René Timmermans – 5me Artur Cailleux

Sur l'autre côté contre la fenêtre le chef Albert. Assis : 1er Hubert Bronsart – 2me le chef Jean-Marie – 3me Jean-Pierre Meunier – 4me Albert Caramain après Ferdinand Dubois – penché Jean-Pierre Dromelet

C'était réellement une autre époque, mais pas nécessairement une mauvaise époque pour les jeunes bénéficiaires. Malgré un grand nombre de carences liées à la totale non-reconnaissance des institutions de

protection de l'enfance⁽¹²⁾, par les pouvoirs publics, je peux dire que les enfants étaient pour la plupart heureux de leur condition de pensionnaires du « Foyer Cardijn ». Les rencontres d'anciens à l'occasion de la fancy-fair annuelle de l'institut en témoignent toujours actuellement.

Mon collègue de chambre me racontait qu'avant mon arrivée un candidat éducateur, venu « voir », après une première journée qui aurait pu être la mienne, est parti de nuit en laissant sur sa table ces quelques mots : « Excusez-moi, mais je ne pourrais jamais vivre ici ! ». Ce jeune homme a peut-être eu raison, car dans les années qui suivirent il est devenu une certaine vedette du monde artistique wallon...

Pour ma part, je suis resté plus de dix ans à Schaltin, jusqu'à mon mariage en 1964 avec Francine, période qui coïncidait avec nos projets d'ouverture d'une nouvelle institution pour jeunes « Le Logis », au Lac de Genval, mais, « ceci est une autre histoire »...

Le 8 juin 2008,
17, rue de Limal, 1330-Rixensart

Jacques Leblanc

N.B.

- (1) *L'investissement du père Pierre Cappart, sj. (1900-1981), au début de l'institut de Schaltin, instaure une collaboration privilégiée avec les jésuites et particulièrement avec leur maison de La Pairelle à Wépion.*
- (2) « Trek » trekken (néerlandais) = tirer et
- (3) « megs » mégots : expressions en patois bruxellois.
- (4) Charles Lenoir est né le 6 juillet 1920, il est décédé à Hamois-en-Condroz, le 26 mai 2003.
- (5) « Chef » dénomination des éducateurs alors influencée par le scoutisme.
- (6) André de Salle (1930-1983), éducateur à Leffe et ensuite à Schaltin avait le plus d'ancienneté. A mon arrivée, il venait d'être appelé au service militaire. En 1960 il quitte Schaltin pour reprendre la direction du home pour jeunes Suzanne Van Durme à Rhode St Genèse. En application de la loi de 1965 sur la protection de la jeunesse l'institution deviendra sous son impulsion un Centre d'Observation et d'Orientation.
- (7) Paul Vandergheynst, nanti d'un diplôme d'ingénieur technicien, avait été éducateur pendant la guerre dans un établissement pour jeunes créé par le baron Empain. Il est particulièrement reconnu pour ses analyses comptables dans le secteur.
- (8) Pierre Hendrickx, un dynamique éducateur verviétois.
- (9) Georges Van Sull, un des premiers éducateurs en Belgique diplômés d'une école supérieure à Anvers. Il est imprégné de scoutisme ce qui est alors considéré avec raison comme un atout. Après le déménagement du foyer de Leffe à Schaltin en 1952, il assume la sous-direction de l'institution. En 1959 il reprend la direction de « La Hutte », un foyer pour jeunes travailleurs à Jumet, créé par le baron Robert Bracq,

- une autre personnalité généreuse à qui l'Aide à la jeunesse doit énormément.*
- (10) René Golinvaux (1923-2002), marié, il vit la semaine à l'institut avec sa femme Josée, également en service au château et avec leur petite fille. Ménage accueillant et chaleureux, bien des éducateurs y ont prolongé des soirées...
- (11) Notre législation sur la protection de l'enfance, d'avant-garde en 1912 ne correspondait plus à notre société. Il a fallu attendre l'application de la nouvelle loi relative à la protection de la jeunesse de 1965 pour qu'en 1973 les normes de subventions tiennent enfin compte des éducateurs.

Anecdotes et récit de madame Josée Golinvaux-Pettiaux

Le 14 avril 1951 alors que nous habitions à Ochamps, petit village, René était débardeur dans la forêt, travail très dur et harassant.

Un jour, René rencontra une cousine de monsieur Paul VANDERGEYNST qui lui signala qu'on demandait un ménage ardennais dans la ville de Leffe.

Arrivés chez le chef Charles, il nous montra notre chambre et il y avait 54 escaliers pour y arriver, le logement n'était pas très accueillant mais on s'est dit que c'était pour y rester un an.

On nous fit visiter la grande cuisine au charbon qui se trouvait dans les caves.

Le manque d'aération nécessitait un ventilateur pour activer le feu, sinon, il était impossible de faire des frites !!

René, entre-temps, avait fait un petit potager avec le frère Firmin qui était jardinier pour le couvent. Grâce aux légumes du jardin nous pouvions préparer de la soupe tous les jours, mais nous avions un passe-vite qui n'allait pas très vite !!!

Monsieur LEMOND l'intendant nous en amena un électrique, mais cet appareil étant particulièrement haut, nous devions placer des caisses les unes sur les autres pour s'en servir comme escalier pour passer notre soupe.

Le système électrique étant plus rapide, cela éclaboussait partout dans la cuisine, c'est pour cela que nous avons repris notre ancien système.

Le soir, le chef André dormait dans les ateliers et René qui aimait faire des blagues, jetait des petits cailloux sur le toit en tôle, ce qui réveillait le chef qui sortait furieux et ne trouvait personne.

Le lendemain, le chef André se disputa avec le frère Firmin, pensant que c'étaient les étudiants du couvent qui jetaient des pierres et René les regarda se disputer en riant dans son potager.

Un jour René demanda aux garçons d'aller chercher le plantoir chez le frère Firmin pour repiquer des poireaux mais aimant faire des blagues il leur dit : »prenez la grande charrette car le plantoir est un gros appareil ». Le frère Firmin se moqua des garçons car c'était une blague...

Un autre jour, c'était la fête du chef Charles qui revenait de Liège avec sa fille. Les garçons les attendaient à la gare de Dinant et un petit souper avait été organisé et un semblant de musique avec des boîtes de savons.

L'ambiance était très sympathique : René épluchait les pommes de terre et on l'aidait pour enlever les yeux de ces dernières : ce qui créait une dispute.

Nous sommes restés deux ans à Leffe, et un jour le chef Charles nous annonça qu'on allait à Schaltin pour un an et nous y sommes restés trente-cinq ans.

La vie continua d'une manière agréable avec quelques petits ennuis, mais surtout le manque de notre petite-fille.



Anecdotes de Pierre Hendrickx

Quelques bons souvenirs de mon passage à Schaltin (1952-1954)

Été 1952. Le bus d'ANDENNE me dépose à SCHALTIN avec ma valise. Je pénètre dans le château qui va m'abriter deux années qui compteront dans mon existence. Un garçon souriant propose de me conduire dans le bureau du Père ALLARD, directeur. Je suis le « nouvel assistant ». Monsieur Paul est présent dans le bureau également. Il m'a précisé ma mission d'éducateur du groupe des « moyens ».

Le chef Jean, responsable des éducateurs anime le groupe des « grands », et le chef André, celui des « petits ». C'est la période des vacances et nous sommes à la veille d'une grande restructuration : La maison de LEFFE ferme ses portes. Ados et éducateurs rejoignent SCHALTIN pour former le « FOYER CARDIJN » qui devient une école professionnelle dirigée par le chef Charles, un « grand Monsieur » qui a gagné le pari de faire fonctionner cette école sans aucun subside jusqu'à son agrération par l'État. Tous les éducateurs deviennent professeurs bénévoles pour seconder un minimum de professeurs venus de l'extérieur. Cette volonté de donner une formation technique à nos jeunes constitue un « plus » appréciable propre à contribuer pour une grande part à la valorisation et à la motivation de ceux-ci.

L'inspecteur de l'époque, monsieur BERA l'a bien compris et n'a ménagé aucun effort pour obtenir la réussite du projet. Grâce à ses nombreuses visites et à ses bons conseils, l'école a été reconnue par l'État en 1954.

L'évolution de celle-ci a conduit au succès que connaît l'institut aujourd'hui, grâce au dévouement bien connu de son actuel directeur, monsieur Luc JADOT.

L'EQUIPE

Le chef Charles était secondé par le chef Georges, sous-directeur et chef éducateur, mais surtout un collègue remarquable qui, très vite, devint un véritable ami.

Je devins « le chef Pierre », et j'avais comme collègues les chefs Charles WILLEMART, André DE SALLE et Jacques LEBLANC.

Nous formions une équipe formidable et l'entente fut parfaite entre nous. L'intendant était monsieur LEMANS, le cuisinier s'appelait Roger et la lingère, madame CORNU.

Je partageais l'atelier d'ajustage avec le chef Charles. Monsieur LECOQ formait les élèves aux machines-outils, tandis que monsieur André LAMY (ancien de SCHALTIN) secondait à l'atelier de menuiserie un professeur venu de l'extérieur (Monsieur LALOUX).

Monsieur GOLINVAUX donnait le cours de cordonnerie (j'ai retenu le slogan affiché dans son atelier « BIEN FAIRE ET LAISSER DIRE »).

Tandis que son épouse Josée, accompagnée de son inséparable et ravissante petite Claudine, faisait aussi partie du personnel avec Armand et son épouse Yvonne.

Entre toute cette équipe et les élèves régnait une ambiance de famille avec ses joies, ses peines, ses heurts, ses dialogues emplis d'affection ou d'amertume selon l'humeur des uns et des autres. Dans ces sentiments relationnels il n'y eut jamais de place pour un esprit de rancune, mais plutôt une certaine complicité. Les compromis du donnant-donnant étaient souvent de mise. Cela n'excluait pas une certaine fermeté pour le respect d'un règlement nécessaire dans tous les internats comme dans chaque famille.



Devant l'atelier de menuiserie : monsieur Laloux, professeur de menuiserie donnant un cours de menuiserie à un garçon René Deprez qui s'était coupé le pouce de la main gauche à la scie circulaire en 1954 ou 1955

ANECDOTES

La vie scolaire en internat est souvent agrémentée de petites aventures. Schaltin n'échappe pas à la règle. En voici quelques-unes de l'époque.

L'HISTOIRE DU MOUTON

Au début de la belle saison, par je ne sais quel mystère, un jeune mouton devint la mascotte du groupe des aînés. Il était choyé, gâté, nourri par les garçons. Le brave animal les suivaient en promenade comme

un chien. Il les avait même suivis un dimanche après-midi à la fête de MIECRET... au grand étonnement des villageois.

Devenu adulte, notre mouton s'est permis un beau matin de se régaler des plus beaux légumes du potager, trouvé bien dévasté à l'arrivée du jardinier. Le pauvre coupable s'est alors retrouvé enfermé dans un enclos comme tous les moutons du monde. Mais il ne perdit pas pour autant l'amitié de ses petits maîtres qui continuèrent à lui rendre visite pour le caresser et lui donner l'une ou l'autre friandise prélevée sur leurs desserts.

« AGLAÉ »

Par une belle avant-midi ensoleillée, quelle ne fut pas la surprise du chef WILLEMART, de découvrir une poule qui couvait dans la vieille grange du château. Notre ami Charles, qui avait plus d'une bonne idée en tête remplaça les œufs de la couveuse (qu'il avait surnommée « Aglaé ») par des œufs de cane ! La brave Aglaé, toute confiante, n'y vit que du feu !

Dès l'éclosion de la couvée, Aglaé se promena fière et digne, suivie de tous ses petits. Arrivée près du petit ru qui alimentait un étang au fond de la propriété, tous les petits canards sautèrent d'instinct dans l'eau, au grand désespoir d'Aglaé, qui était dans tous ses états. Très inquiète pour ses petits elle a tenté en vain de les faire sortir de l'eau. Finalement, les jeunes canards ont rejoint la terre ferme au grand contentement de leur maman qui gloussait de plaisir.

LA POULE FAISANE

Quand arrivèrent les grandes vacances, on me confia l'organisation d'un camp dans la propriété d'un noble de la région. Nous logions en pleine forêt, dans de jolis petits chalets aménagés pour les scouts. Dès notre arrivée, nous avons à peine parcouru quelques dizaines de mètres dans le bois, qu'un de mes garçons attrapa au vol une poule faisane qui avait été dérangée par notre passage. Avant que je n'aie le temps d'ouvrir la bouche pour ordonner à notre chasseur occasionnel de lâcher sa proie, celle-ci avait déjà malheureusement cessé de vivre... Je grondai le coupable, et expliquai à tous qu'on devait respecter le bien d'autrui. Je pense que la leçon a porté, tout au moins durant le séjour, car il n'y eut pas de récidive.

Une fois le camp installé, je me présentai comme convenu au château pour signaler notre arrivée. Le majordome en livrée me conduisit près du

châtelain qui me dit d'emblée : « Surtout, ne dérangez pas mes poules faisanes qui couvent dans les bois en ce moment.... »
Hélas, le mal était fait ! Je péchai ce jour-là par omission (mea culpa). Comme c'est aussi un péché de jeter de la nourriture, la poule faisane fut mangée le lendemain au dîner entre nous. Le repas fut délicieux.

LES SÉANCES DE CINÉMA

Dès septembre, les cours reprirent. Les matchs de foot arbitrés par le chef Charles, reprirent sur le terrain du château chaque jour après les cours. Quand le temps devint plus mauvais il y avait d'autres activités : les histoires à raconter le soir à la veillée, les tournois de ping-pong, de Canasta, et j'en passe.

Un évènement toujours attendu par nos garçons était la séance de cinéma projetée mensuellement au château par le chef Charles. Il ne manquait jamais de commenter le film avant sa projection, et en tirait une leçon éducative. Je me souviens du film « COCHISE », ce chef Apache qui unifia avec GERONIMO une nation pour résister au harcèlement des blancs. C'était à l'époque une excellente leçon sur le racisme qui avait beaucoup impressionné mes gars..

Les dimanches d'hiver, on se rendait volontiers au cinéma à EMPTINE (à environ trois km.) ou à CINEY (neuf km.). Cela plaisait beaucoup aux jeunes, qui rentraient pour le souper fatigués, mais contents.

LES SPORTS D'HIVER

Les premières neiges faisaient la joie de tous. Dès l'apparition des premiers flocons, nos garçons dénichaient des planches je ne sais où. En quelques jours, grâce à la complicité des élèves de menuiserie, on voyait surgir des traîneaux, bricolés ma foi avec beaucoup d'adresse. Les prairies en pente ne manquaient pas dans les environs, et nous avons passé d'excellents mercredis après-midi. Un jour que je descendais la piste à toute allure, à plat-ventre sur un traîneau, je ne pus m'arrêter au bas de la prairie. La vitesse me fit traverser la haie (heureusement peu solide à cet endroit) et je me retrouvai renversé en bas du talus du chemin...

Inutile de dire que l'on a parlé longtemps de l'aventure qui a fait bien rire tout le monde. (Et moi aussi!)

LES MICHES DU DIMANCHE

Chaque dimanche matin, le sympathique boulanger de

HAMOIS apportait en camionnette les miches bien fraîches du petit déjeuner. Je me souviens de ce dimanche d'hiver 53 où il était tombé trente cm de neige sur la route qui n'était pas dégagée à cette heure matinale. Spontanément, des garçons se levèrent une heure avant les autres pour aller « à pieds » s'il vous plaît ! à trois km dans la neige, chercher les miches qu'ils rapportèrent dans des sacs à dos. Ça c'étaient des « Cracks » ! Ils devinrent aux yeux de tous des « héros » pour longtemps !

« W.C. OCCUPÉ »

Nous, les éducateurs, étions « jeunes » aussi. Et nous avions parfois, comme tous les jeunes, notre petit côté « espiègle ». Le regretté chef André notamment, était un grand farceur !

Il y avait dans la partie ancienne du château, une latrine du personnel située au premier étage. Avec lui, nous avions un soir emprunté une échelle, pénétré dans la latrine par la fenêtre du premier étage, fermé le verrou par l'intérieur, puis, après être redescendus par le même chemin, nous avons bien caché l'échelle.

Inutile de dire que le lendemain les commentaires allaient bon train.

On ne trouva jamais les coupables (mais bien l'échelle!). Certains eurent quand même quelques doutes...

LES PIGEONS DU CLOCHER

A cette époque, le clocher et les combles de l'église de SCHALTIN tenaient lieu de résidence à de nombreux pigeons.

André eut l'ingénieuse idée d'organiser un souper spécial « pigeons » entre éducateurs. Il demanda et obtint du curé la permission de capturer des volatiles en suffisance pour un menu qui ne serait pas mesquin. L'opération se fit le soir vers 22 heures. Munis de lampes, de sacs et d'épuisettes, l'un éblouissait les pigeons avec la lampe, pendant que l'autre attrapait l'animal à l'aide de l'épuisette. Mais personne ne put se résoudre à tuer les pauvres pigeons retenus prisonniers dans une sorte de cage dans notre chambre. Heureusement, monsieur GOLINVAUX accepta (à contre-cœur) de s'en charger, et prépara avec sa charmante épouse Josée, un excellent souper pour nous tous, bien arrosé d'un bon cru. Ce fut un bon souvenir qui fit le plus grand bien à tous les convives.

LE RÉVEIL-MATIN

Nous avions souvent des difficultés à nous lever le matin. Cependant nous détestions la sonnerie tonitruante des réveils de l'époque. Aussi, le chef André avait imaginé un système très astucieux : il avait enlevé le petit marteau actionnant la sonnerie, puis il avait fixé une languette de bois dans la poignée qui tournait derrière le réveil pendant la sonnerie. Cette languette, en tournant, actionnait un levier qui libérait une bille métallique. Celle-ci reliait deux « rails » ce qui établissait un circuit électrique allumant la lampe de chevet et la radio ! Avec l'espoir de se réveiller en musique. Manque de pot ! En fait de musique, c'était à cette heure-là l'émission de gymnastique matinale du professeur Omer Houstenne

LE RÉCHAUD CLANDESTIN

Notre chambre était située au second étage, et le radiateur était le dernier du circuit de chauffage central. Par temps de gel intense, l'eau chaude refroidissant en chemin arrivait difficilement dans le dernier radiateur qui gelait carrément ! Armand venait alors le dégeler à l'aide d'une lampe à souder.

Il nous était défendu par l'intendant d'utiliser un réchaud électrique pour nous dépanner. Alors, nous avons fixé deux résistances électriques de 500 W. dans une belle boîte à biscuits (vide). Le réchaud improvisé nous permettait de ne pas geler comme notre radiateur !

C'est en plein cœur de l'hiver que nous revenaient les paroles que prononçait souvent monsieur Paul avant d'aller se coucher : « Nous irons plonger notre corps de marbre dans notre lit de porphyre... » Il va sans dire qu'après usage, le couvercle était soigneusement remis sur la boîte qui reprenait l'aspect d'une boîte à biscuits tout à fait innocente !

Tous ces petits événements ne nous faisaient pas perdre de vue le but de notre mission. Tout en cumulant les fonctions de prof. et d'éducateur, notre contact avec les élèves était quasi constant durant toute la semaine. Nous aimions pourtant le métier que nous avions choisi. Surtout pour sa dimension humaine très valorisante.

Je remercie du fond du cœur les anciens de SCHALTIN qui ont partagé avec moi deux années dont je garde le meilleur souvenir.

Nous avons vécu tant de moments « forts » ensemble ! Grâce à eux, mon passage à SCHALTIN a été le meilleur départ d'une carrière de 37 années

dans l'enseignement.

Un cordial merci à Edmond LEBLANC pour le dévouement qui lui est coutumier dans l'animation de l'amicale des anciens de SCHALTIN.

P. HENDRICK
(L'ancien chef PIERRE de 52 à 54)

Pour tous les anciens et avec toute mon amitié.

Ce 01-02-2005

Charles Willemart

Edmond Leblanc m'a demandé de réveiller ma mémoire afin d'en extraire quelques souvenirs de mon passage à Schaltin.

La mémoire est la faculté qui oublie, qui trie, et souvent enjolive les souvenirs. Je n'ai donc que de beaux souvenirs, ils sont triés.

En réalité mon aventure commence à Leffe en juin 1951. Un ami m'avait proposé d'emmener les garçons en week-end de façon à décharger un peu les « chefs », j'avais accepté, je faisais mon service militaire et j'ai consacré ma permission à cette première aventure. Je ne savais pas que je mettais un doigt dans l'engrenage et que j'en prenais pour cinq ans.

Le service militaire a encore duré 12 mois et j'ai consacré au home de nombreuses permissions, et j'ai même quelques fois « fait le mur ». A Leffe j'ai rencontré Charles Lenoir et son épouse, Georges Van Sull, André De Salle et la famille Golinvaux.

Je me souviens que j'apportais souvent à Charles des cigarettes de contrebande sans bandelettes fiscales. Je peux l'écrire il y a prescription. Charles donnait des cigarettes aux garçons ! Autres temps autres mœurs. Libéré du service militaire en juin 1952 je m'installe à Bruxelles où je trouve un emploi. Je vis seul, mes soirées et mes week-ends sont quelques fois consacrés au « foyer des jeunes travailleurs » qui était situé rue Joseph II. Pendant une semaine j'y ai résidé, le chef était hospitalisé et son épouse m'avait appelé à son secours. Ce fut une semaine fatigante, j'allais à mon boulot la journée, il fallait veiller le soir jusqu'après minuit quand rentrait le dernier garçon, et être levé avant cinq heures pour le départ du premier. Cette année le home de Leffe déménage à Schaltin.

Je m'ennuie à Bruxelles, et il faut engager à Schaltin, un éducateur Paul Vandergeynst vient me proposer le poste, j'accepte, perdant au passage un tiers de mon salaire. Je commence mon service à Pondrôme où les garçons sont au camp dans une ferme sommairement aménagée pour recevoir des groupes de jeunes vacanciers. On passait le temps comme on pouvait, à patauger dans le ruisseau, à taper dans un ballon, ou à organiser des jeux. On avait un jour fabriqué des arcs à flèches et organisé un concours de tirs, je me souviens avoir engueulé un garçon en criant qu'on ne bandait pas en visant un copain, cela a fait rire tout le groupe. J'ai dû expliquer ce que bander (un arc) voulait dire ! Je me souviens aussi de réveils pénibles, et que j'avais pris l'habitude de virer de leurs lits ceux qui tardaient trop à se lever.

L'année scolaire a commencé à Schaltin, une septantaine de garçons occupaient le château, ils étaient divisés en trois groupes : Jacques Leblanc s'occupait des petits, André Desalle des grands et moi des moyens, Georges Van Sull le chef-éducateur. Charles Lenoir le patron.

Je retrouvais donc André de Salle à Schaltin, et je voudrais évoquer quelques souvenirs ; André était partant pour tous les coups, même les coups un peu foireux. C'est ainsi que m'étant procuré chez le curé les clefs de l'église, nous avons mené deux expéditions nocturnes dans la charpente de la nef. Il s'agissait d'une chasse aux pigeons. En sandales de gym, munis chacun d'une lampe de poche, je me liais un sac de jute à la taille, André prenait une épuisette de pêcheur, et en équilibre sur les poutres André raflait les pigeons, je leur tordais le cou et les enfouissais dans le sac. Ce n'était pas sans danger, au dessus de la nef il n'y a pas de plancher, pas de rampe ni de corde où se tenir, un faux pas et nous atterrissions dans les chaises de la nef, la voûte n'étant qu'un plafond de plâtre suspendue aux poutres.

En plus du goût pour la maraude il y avait le goût du risque. Le lendemain soir Mme Golinvaux nous cuisinait les pigeons pour un souper nocturne avec son mari, Georges et Jacques qui fournissaient le vin. André était aventureux et tenace, plutôt que de reculer d'un pas il s'est fait percer le pied d'un coup de fourche par un fermier colérique. André c'était un bon copain et il nous a quitté trop tôt, et il n'est plus parmi nous pour évoquer ses souvenirs.

C'était un autre temps, les transistors n'existaient pas et pour téléphoner, il fallait passer par la téléphoniste de Hamois pour qu'elle nous branche sur le numéro demandé. Personne n'avait de voiture avant que Jacques

Leblanc n'achète sa 2CV, c'est ainsi que notre ami Holemans s'en fut un jour avec une brouette jusqu'à la gare d'Hamois pour en ramener un tonnelet de rollmops, au retour il a couru dans la descente et le tonnelet tombé de la brouette s'est désarticulé, mais Holemans a sauvé les rollmops. C'était un temps où il n'était pas effrayant de marcher. Près de soixante ans sont passés et le flux des années recouvre beaucoup de souvenirs, mais je me souviens d'avoir beaucoup, beaucoup marché, je doute qu'il soit encore possible de proposer de pareilles randonnées. Nous allions nager aux étangs de Doyon où le cygne, qui gardait le nid où sa femelle couvait, nous chargeait si nous approchions trop, au plus grand plaisir des garçons qui le provoquaient. Plus loin, nous avons été nager dans l'étang du château de Janée, c'était l'expédition d'une journée, une bonne trentaine de km. Nous y avons été début octobre, le châtelain nous traitait d'ours polaires tant l'eau était froide. Nous avons logé dans le foin des granges à Gesves et à Faux-les-Tombes. Nous avons exploré le trou d'Aquin à Lustin ; quittant Schaltin nous avons marché jusqu'à Assesse, pris le train jusqu'à Courrière et marché jusqu'à la grotte qui est un ancien chantoir. Nous sommes descendus jusqu'au fond, nous n'avions ni cordes ni casques, seulement quelques lampes de poche et des bougies. Ce sont des expériences qui soudent un groupe, sous terre dans le noir le groupe restait très soudé, personne ne faisait le malin, un de mes jeunes frères fermait la marche. Actuellement cette grotte n'est accessible qu'aux groupes spéléo, ils y vont avec casques, lampes frontales, cordes de rappel et échelles de cordes pour descendre et remonter du puits.

Je connaissais le parcours et savais que je pouvais éviter la descente dans le puits en passant à travers l'éboulis de rocher, quelques jours avant j'y étais allé, seul, vérifier le parcours.

Étions nous hardis ou inconscients ?

Je me souviens aussi d'un week-end à Ave et Auffe, nous en sommes revenus à pieds, ce retour fut épique, je me suis au départ fourvoyé dans mes raccourcis et nous avons marché un peu plus de 40 km. Jean Pierre Meunier le plus jeune du groupe somnolait en marchant, soutenu par deux compagnons ses jambes fonctionnaient comme celles d'un automate.

Personne n'a râlé. Charles Lenoir nous attendait inquiet de notre retard. Le plus souvent j'assurais l'infirmerie, quelques médicaments à distribuer, des gorges à badigeonner, des bobos à désinfecter, mais parfois aussi des accidents : Devrez qui se sectionnait une phalange ou ce garçon qui en jouant au foot devant le château avait réussi à se transpercer le pied avec

un vieux rayon de roue de vélo qui trainait sur le terrain. Outre quelques injections intramusculaires que nous faisions nous-mêmes il y avait aussi des distributions d'huile de foie de morue, certains garçons en demandaient comme une friandise ! Je me souviens aussi de trois opérations d'amygdales réalisées à l'infirmerie par le Dr Puffet qui m'avait réquisitionné comme assistant.

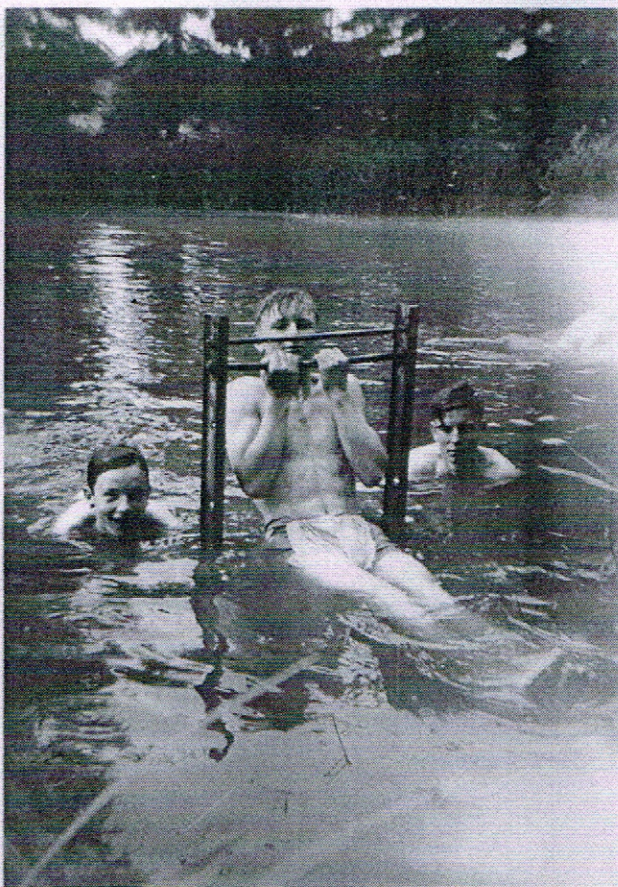
C'était une autre époque, c'était un temps que les moins de 70 ans n'ont pas pu connaître !

Mes études ne me prédestinaient pas à enseigner la menuiserie, mais j'ai quand même été prof. de menuiserie pendant deux trimestres. Mr Laloux prof. de menuiserie s'est trouvé seul avec les deux classes suite au départ à l'armée de Mr Lamy. Charles Lenoir m'a demandé de le seconder. Le premier jour ce fut un fiasco, le deuxième jour j'ai décidé de prendre en charge les « premières ». Mr Laloux m'expliquait ce qu'il fallait faire la leçon suivante. J'ai appris à aiguiser les ciseaux et à me servir des machines pour préparer les bois. Je me souviens de mon premier cours, c'était un assemblage en queue d'aronde, j'ai réalisé ma pièce le soir, ce n'était pas fameux, mais le lendemain j'avais mis le schéma au tableau et exhibé mon travail en leur demandant de faire mieux. J'ai continué ainsi jusqu'à la fin de l'année, ayant un cours d'avance sur les élèves, et ma pièce de fin d'année n'était pas la mieux réussie !

Avons-nous été de bons éducateurs ? J'ai fait ce que j'ai pu et ce que j'ai cru devoir faire, ce n'était pas pour moi un métier, mais un service. Nous vivions avec nos garçons 24 h. sur 24 h. Nous servions à table, nous mangions avec eux, nous dormions ensemble, de nombreux mois je n'ai pas eu de chambre personnelle. Je m'absentais quatre jours par mois et toujours en semaine.

Etions-nous des éducateurs ? Nous étions en tous cas l'adulte de référence, présent le jour, la nuit, les week-ends, les congés, les vacances et cela crée des liens.

C'était une autre époque, c'était un temps que les éducateurs de moins de 30 ans n'ont pas pu connaître.



*1955 : étang de Doyon au
château. Dans l'eau : 1er
Jean-Pierre Meunier – 2me
l'acrobate Camille Burion –
3me Marcel Gillard.*

*Un lieu que tous les garçons
de Schaltin aimaient très
bien.*

Léon Segers

Tout a commencé par l'équipe des aspirants du Clan de la Source de l'Unité des Vaillants de St Georges à Schaerbeek. Pendant de nombreuses années, à la demande de Georges Van Sull qui en faisait partie les aspirants allaient animer la fête de St Nicolas d'abord à Leffe et ensuite à Schaltin. Nous y allions déjà en 1951 : nous faisons de l'auto-stop pour y arriver et passons le week-end avec les garçons, nous participions aux matchs de football au château de Schaltin, c'est là que j'ai retrouvé André de Salle avec qui j'étais allé à l'école primaire des Frères Maristes à Schaerbeek.

Ensuite les contacts se sont maintenus et le chef Charles nous a invités à venir aider pendant les vacances d'été quand les éducateurs prenaient quelques jours de congé. C'est ainsi que je décidai, un jour d'août d'aller aider quelques jours à Schaltin. Ayant pris le train jusqu'à Hamois j'y suis arrivé assez tard, il faisait très sombre et en passant sur la route à travers bois je devais vraiment marcher prudemment pour ne pas tomber dans les bas-côtés. Il était près de 10 h. quand je suis arrivé au Château, le chef Charles et 3 membres du personnel bavardaient dans le réfectoire. Après m'avoir accueilli cordialement le Chef me demande combien de jours je compte rester : je lui réponds 8 jours si cela convient : « cela tombe bien » me répond-il : « il y a ici 7 ou 8 garçons qui n'ont pas pu aller en famille pendant les vacances, veux-tu partir avec eux en camp itinérant ? » je lui demande « où ? » réponse : « dans les environs, où tu veux ». Le lendemain on prépare quelques

tartines, chacun une couverture, des casseroles, un peu d'argent et en avant l'aventure, il va faire beau et nous voilà partis! Cela s'est passé sans trop de problèmes : une quinzaine de km par jour, quelques visites d'églises, le logement dans des granges, la cuisine au feu de bois, quelques trempettes dans les ruisseaux...

Les contacts se sont maintenus et une grande amitié s'est installée avec les chefs André, Charles et Georges.

Quelques années plus tard, en 1953 j'ai proposé au chef Charles de venir aider quelques mois en attendant le début de mon service militaire.

Ce furent 6 mois d'une activité intense, de journées bien remplies. Après à peine quelques jours pour m'adapter le chef Georges me confia le groupe des moyens (environ 25 garçons).

Nous étions continuellement en contact avec les garçons, le lever, les repas, le sport (souvent le football), l'étude, les temps libres avant le coucher, la toilette, le coucher et le petit mot avant le silence complet de la nuit, du moins quand les chahuteurs étaient fatigués.

Le temps libre qui me restait fut vite rempli quand le Chef Charles me demanda d'aider le professeur de menuiserie qui était seul pour les deux classes. Le professeur me montrait les exercices à donner en première année : j'avais appris à travailler le fer, cela m'a beaucoup aidé.

Les journées étaient donc bien remplies et quand il n'y avait pas de cours à l'école c'étaient le sport, les promenades, le dimanche le cinéma à Ciney, à pieds naturellement, ou la baignade à l'étang de Doyon. 60 à 80 garçons, qui s'échelonnaient sur la route par petits groupes avec un chef

à l'avant et un chef à l'arrière. Nous rentrions avec un appétit aiguisé par la marche pour passer immédiatement à table pour le souper.

Que de souvenirs ...le chef Charles dont l'autorité naturelle et chaleureuse a déteint sur ses collaborateurs les chefs André, Georges et Jacques qui à leur tour sont devenus directeurs de maison de jeunes...

Après le service militaire j'ai retrouvé le chef André et sa femme Josette à Rhode St Genèse au Home Suzanne Van Durme dont ils assumaient la direction, je m'y suis marié avec Marie-Paule rencontrée lors d'un camp organisé à Lichtaart par les chefs scouts de la Cambre pour 60 jeunes de Schaltin. Nous sommes restés travailler 1 an à mi-temps à Rhode.

Schaltin une aventure ... un lieu de rencontre pour une amitié durable, et un nouveau départ dans la vie tant pour les jeunes que pour leurs chefs...

Léon Segers

Je tiens à féliciter Edmond Leblanc pour tout le travail qu'il accomplit pour réunir les amis de Schaltin. Chaque année sans relâche il transmet l'invitation pour la fête et la brocante de Schaltin à tous. Grâce à lui nous avons pu nous revoir après plus de 50ans.

Merci Edmond

Edmond Leblanc : le miracle de Schaltin

Personne ne se doute de quelque chose qui se préparait au château de Schaltin. Personne ne voulait croire à la résurrection des anciens garçons de Schaltin. Mais d'un coup de baguette magique le Merlin l'enchanteur, le miracle se produisit sur l'impulsion de monsieur Luc Jadot, le directeur de l'institut de Schaltin avec la brocante et la fancy-fair. Le souvenir de leurs existences était enfoui dans un oubli profond de 50 années de silence et d'amertume. Pas un signe de personne de cette époque fantastique ou rien n'a été facile. Et tout-à-coup une détonation terrible a secoué tous ces morts-vivants qui se sont vus surpris d'avoir reçu une convocation de l'institut de Schaltin. Comme des fantômes ils sont accourus à cette invitation de revoir leurs anciens camarades et de parler de la belle époque de Schaltin, ce lieu sacré qui leur a été bénéfique dans leurs adolescences d'orphelins. Le rendez-vous : le 04/12/1993. Alors tous les anciens qui avaient un bon souvenir de leur jeunesse au château de Schaltin, comme s'ils avaient reçu une grâce de Dieu, se sont pressés de se rencontrer et de se retrouver avec enthousiasme. Perdus de vue depuis tant d'années, voir 50 ans, lors des retrouvailles et de la réunion, ils cherchaient et se regardaient avec difficulté pour se rappeler et se reconnaître entre camarades. Leurs figures étaient éclairées d'un certain plaisir et de joie. Une atmosphère de fraternité régnait parmi nous les anciens garçons du château. On demandait à chacun d'entre nous « qui es-tu toi ? » et alors la joie et la satisfaction ont été grandes. C'était un grand réveil. Tant de souvenirs ont été enfouis dans l'oubli où on ne pensait plus jamais mettre un pied à Schaltin.

Nous nous sommes mis à table pour boire un bon verre de bière. Nous avons revu l'ancienne direction du château de Schaltin des années 1952-1955.

Nous avons rencontré le chef Charles Lenoir, le chef Georges Van Sull, le chef Charles Willemart, le chef Jacques Leblanc, le chef Léon Segers. Il a manqué à cette réunion le chef André de Salle qui était décédé.

Malheureusement le chef Jean Marie Hanquet, pour cause de maladie et le chef Pierre Hendrickx étaient absents à la réunion.

De cette rencontre chaleureuse, nous nous sommes tirés en photos l'un l'autre pour garder de bons souvenirs de ce moment miracle.

Nous avons rencontré aussi : le professeur Ely, l'instituteur Fernand Delaus, René Golinvaux professeur de cordonnerie et son épouse Josée, nous

avons rencontré beaucoup de garçons de Schaltin.

Anecdote campagnarde par Edmond Leblanc

A Schaltin la vie des villageois s'est améliorée par le passage du tram à vapeur. Les schaltinois sous la houlette de madame Francine tenancière puisqu'on trouvait déjà une brasserie en 1567.

Quand je suis venu au château du village de Schaltin j'ai trouvé un réseau de voies ferrées qui partait de Hamoir ou de Ciney et passait dans les villages du Condroz. Le tram venait d'Andenne pour aller à Ciney en passant par Schaltin, Champion la belle maison, carrefour des quatre bras, route d'Hamois, route de Namur, route d'Andenne, et par Emptinal. Voilà la voie ferrée du tram des campagnes du Condroz, le tram du début des années 1930. La vie est essentiellement agricole, avec le tram à vapeur les déplacements ruraux étaient plus commodes pour les villageois. Pour d'autres villages le tram a transformé la vie quotidienne des gens des campagnes.

Schaltin niché au cœur du Condroz avait trouvé sa voie dans la vie paysanne où il faisait bon de bien se sentir vivre dans ce cadre de plaine et de bois verdoyants, forestiers et giboyeux où les chasseurs abordaient la saison de la chasse. Lorsqu'ils revenaient de la chasse nous, les garçons de Schaltin on voyait une grosse charrette tirée par deux chevaux de trait, bondée de lapins, de faisans, de biches et de sangliers. Voilà la vie des villages de cette belle époque où ils vivaient en autarcie entre eux. Nous les garçons de Schaltin nous avons vécu un peu cette vie-là. Le boucher de Schaltin venait tuer un cochon sous les murs du château, près de la cuisine : il avait fabriqué une croix avec des madriers en bois, il avait attaché le malheureux cochon sur la croix pour le découper et nous on regardait faire le boucher en silence. Voilà, c'est la vie d'autrefois.

Que ce havre de quiétude et de paix qui accueille les voyageurs de passage par le village étaient ravis de voir que le village pouvait les recevoir amicalement et leur offrir des rafraichissements et de petites collations avant de réintégrer leurs domiciles respectifs après un voyage pour avoir fait leurs provisions et emplettes quotidiennes.

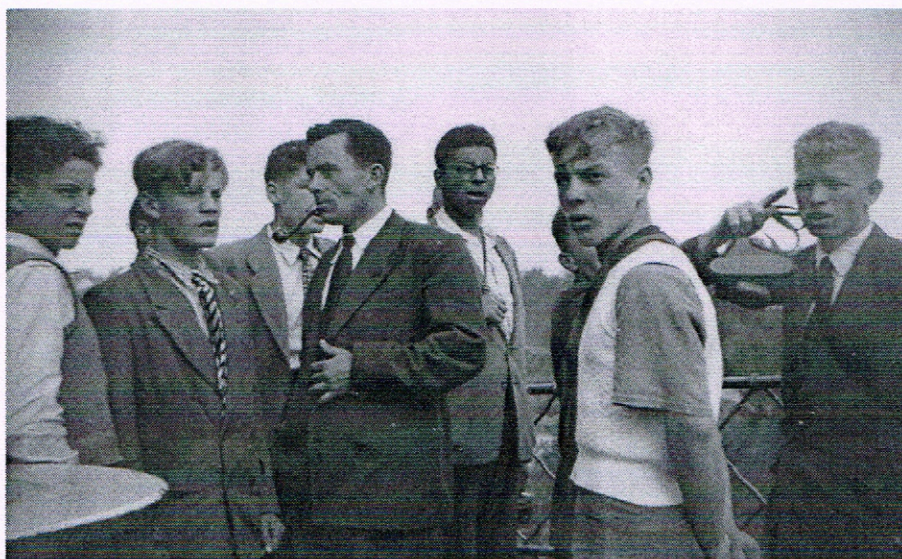
Une histoire et anecdote à Schaltin avec l'institut du château : nous avons participé à une partie de chasse au furet avec des chasseurs. Il nous a expliqué comment ils allaient faire cette chasse. Un terrier a 3 ou 4 galeries. D'abord il a préparé les fusils en introduisant deux cartouches

dans les deux canons des fusils de petit calibre. Après il préparait le furet et les galeries de lapins. Et alors il a expliqué que les lapins avaient plusieurs galeries d'entrées et de sorties, alors il fallait faire très attention : quand il lâchait le furet dans une des galeries, le lapin pouvait s'échapper par les autres galeries. Alors nous, les garçons nous devons être à 3 ou 4 m du trou du lapin ou des lapins. Trois chasseurs étaient présents, alors le furet a été lâché et a chassé le lapin du terrier. Dès qu'il sortait le chasseur lui laissait faire un trajet d'1 m à 1,50 m et il a tiré sur le lapin, voire 2 lapins qui s'échappaient des trous. Alors il recommençait pour d'autres galeries, toujours avec mille précautions pour nous les garçons. Après cette chasse au furet le professeur avec qui nous avons eu cette démonstration de chasse au furet nous a demandé quelles étaient nos impressions et nos émotions sur les lapins chassés par le furet. C'était très démonstratif.

Historique et aspect de l'épizootie.

La myxomatose, maladie contagieuse du lapin est apparue en France à la fin de l'année de 1952. La myxomatose s'est déclarée en 1953, l'épizootie a connu son apogée au cours du printemps et de l'été 1953 pendant lesquels elle a envahi presque toute la superficie du territoire français débordant sur les pays voisins : la Belgique, la Hollande, le Luxembourg et la Rhénanie, l'Italie et même l'Espagne, l'Angleterre jusqu'à l'Australie et l'Amérique. Je me rappelle que les lapins étaient vraiment malheureux de souffrir de cette maladie qui les rendait difformes. Ils venaient près de nous aveugles, alors nous avions de gros bâtons pour les tuer, pour ne plus souffrir : pauvres animaux, c'était triste à voir ce spectacle désolant

Edmond Leblanc



*Excursion au
Luxembourg 1955 :
1er Marcel Gillard
– 2me Jacques
Vandame – 3me le
chef Georges Van
Sull.
Arrière le chef
Georges Hanquet –
avec son doigt :
5me Jean-Pierre
Liégeois – 6me
René Blanchart*

René et André Fournier

Lettre d'André Fournier au chef Jean Hanquet le 15/12/1998

Nous te souhaitons une bonne et heureuse année 1998 à toute ta famille. Je te remercie pour la photocopie. Ça me rappelle de bons souvenirs que j'ai passés et de revoir la photo de mes deux meilleurs copains que j'avais à ce moment : Jean Pierre Meunier et René Timermans ainsi que le chef Charles.

Encore une fois je te remercie,

André

Voici mon adresse :

Fournier André

Rue Armand Bocquet n° 146 – 6240 Farciennes

Schaltin : André Fournier : métier tourneur sur tour mécanique de 1952 à août 1955

Première lettre de René Fournier le 18/12/1997

Cher ami,

Cela m'a fait un très grand plaisir de recevoir ces vieilles photos, soit-disant de mon passage à Schaltin, et bien, j'y étais car on est passé de Leffe à Schaltin avec comme chef Mr Charles Lenoir, qui habitait avec sa famille à Hamois et comme surveillant Mr André de Salle de Bruxelles. Mais peut-être cette photo que vous m'avez envoyée ce n'est pas moi qui est dessus, c'est mon frère André Fournier qui est arrivé après moi. Car avec mes camarades on était partis au foyer Cardijn à Bruxelles. Si vous voulez lui écrire, voici son adresse :

Fournier André, rue Armand Bocquet n° 146 – 6240 Farciennes.

Je vous remercie pour votre pensée car ceci est très lointain.

Je vous souhaite un Joyeux Noël et une Bonne Année 1998 à vous et à vos copains que je ne reconnais pas.

Mes salutations,

Fournier René

Rue du Monciat n° 44 6240 Farciennes

Deuxième lettre le 10/03/2003

Monsieur le Directeur,

Je vous remercie de votre lettre qui vous me racontez de bonnes nouvelles

et de mauvaises des personnes que malgré mon passage à Leffe et aussi un bref passage à Schaltin avec le chef Georges et Charles et Mr André de Salle et cela m'a fait un grand plaisir de prononcer leurs noms.

Maintenant j'ai le regret de vous dire que mon frère André, après un an de souffrance pour cause d'un cancer des poumons y est décédé dans le mois de novembre 2002 à 65 ans.

Maintenant parlant pour moi, comme je vous ai écrit plus haut je suis content de votre envoi, car on remarque que l'on ne met pas à l'oubliette les petits malheureux que nous étions et je remercie le Bon Dieu et les éducateurs de nous apprendre aussi un métier, car en ce temps-là j'ai appris la mécanique en général. Il y a eu des hauts et des bas mais quand on est sorti et que l'on a été à Bruxelles on était fier de notre passage chez vous surtout avec Mr Charles Lenoir et après Georges Van Sull. Dans notre cœur d'orphelin eh bien on avait fait beaucoup de découvertes de villages et des camps, on était heureux.

Nous ne savons pas encore si nous pourrons venir, mais il y a encore 4 mois d'ici là, il y a encore beaucoup d'eau qui coulera sous les ponts.

Comme j'ai vos adresses, alors je pourrai vous envoyer une carte d'où je pourrai me rendre avec le car.

Croyez-moi bien, j'y songe tant de fois, des passages que j'ai faits de l'âge de 7 ans à 20 ans et pour continuer, eh bien c'était l'armée 24 mois et la grande joie c'était la liberté complète.

Je termine cette petite lettre en vous disant de tout cœur : recevez mes salutations.

Fournier René

René Fournier m'a pris pour le directeur de Schaltin, moi Edmond Leblanc, pourquoi, je n'en sais rien.

Réponse à vos lettres le 3/03/2004

René et André Fournier

Je réponds à votre lettre. Voilà 10 ans que j'ai réuni les anciens de Schaltin au château, grâce au directeur monsieur Luc Jadot qui organise depuis le 03/12/1993 des brocantes pour avoir une rentrée d'argent.

Alors depuis cette date je donne rendez-vous tous les ans aux anciens de Schaltin des années 1952 à 1955 mais voilà : le directeur monsieur Luc

Jadot a été gravement malade alors on ne sait pas pour l'année prochaine. Alors voilà une mauvaise nouvelle : le chef Charles Lenoir est décédé le 26 mai 2003 . Nous sommes tous très tristes, il avait 83 ans. Mais voilà, c'est la vie.

Le chef Georges Van Sull me demande souvent de vos nouvelles. Je lui ai dit que je n'avais plus eu de contact avec vous. Maintenant il a 82 ans et il vient régulièrement tous les ans à la Brocante de Schaltin. Il est heureux de voir les anciens. Il y a aussi le chef Charles Willemart qui a été à Leffe à Dinant comme éducateur avec vous René et aussi le chef André de Salle qui est décédé il y a 14 années que tu as bien connu, alors aussi le chef Pierre Hendrickx professeur de mécanique que ton frère André Fournier a très bien connu. Les chefs qui ont demandé de vos nouvelles en espérant vous revoir. Voici les adresses :

le chef Georges Van Sull : rue Reine Astrid n° 37 – 6041 Gosselies

le chef Charles Willemart : rue Prince de Liège n° 44 Grivegnée

le chef Pierre Hendrickx : rue de Légipont n° 22 – 4671 Barchon

en espérant vous revoir à Schaltin à la Brocante de Schaltin qui nous réunit tous les ans au château.

Je termine ma lettre en vous disant Bonne Chance en toute amitié,

Amicalement,

Edmond Leblanc

Adresse : Rue de Ster n° 23 Vaux-sous-Chèvremont – 4051 Chaudfontaine

*Excursion au
Luxembourg 1954
Dans le car : 1er à
l'arrière : Marcel
Gillard – 2me Jean-
Marie Bauwens –
2me François Richez
– 4me Jacques
Thonon – 5me René
Blanchart
Devant : 1er Hubert
Bronsart – 2me
François Vandevelle*



René Blanchart était le footballeur du château de Schaltin

Pendant la saison du football je jouais au foot dans le club de Wallonia R.C. Namur.

La direction de l'institut de Schaltin me donna la permission de participer au match de football à mon club de Namur pendant la saison de foot. Je pouvais partir le samedi après-midi en vélo, de Schaltin à Namur il y a 30 km.

Je partais l'après-midi, j'enfourchais mon vélo pour Namur pour me rendre à l'institut de St Jean de Dieu à Salzinnes-Namur pour me loger chez les sœurs où je mangeais aussi gratuitement. Reçu très aimablement pendant la saison de foot je remercie chaleureusement les sœurs de leur gentillesse. Le samedi vers le soir je me dirigeais à 19 h. du soir, après la soupe. Je me rendais dans une boulangerie au coin de la rue Henri Licorne et près de la rue qui monte à la Citadelle de Namur à Saliennes, rue de la Marlène pour travailler la nuit pour me faire un peu d'argent de poche jusque 5h. du matin. Alors j'allais dormir à l'institut St Jean de Dieu. Je dormais jusque 11 h. du matin et je me préparais pour être en forme pour aller faire mon



match au club de Wallonia à Namur, après quand le match était fini je retournais à Schaltin où je jouais aussi dans le club du village de Schaltin avec les fils de Jules Mathys le fermier du château, le fils Paul Mathys et le cousin Julien Mathys. Le match était contre le

Equipe de football 1954 sur le terrain de Schaltin.

Debouts : 1er Jacques Tonon – 2me Ferdinand Dubois – 3me Jacques Vandame – 4me Joseph Vinks – 5me ? - 6me François Van Laknens.

Accroupis : 1er André Sinte – 2me René Decuyper – 3me René Blanchart – 4me Georges Laus

club de Frisée à 3-4 km de Schaltin et les garçons venaient voir les matchs

que je jouais avec Paul et Julien Mathys et tout le monde était content. Schaltin a été pour moi le meilleur home que j'ai connu dans mon adolescence avec éducateur le chef Charles Lenoir et le chef Georges Van Sull qui nous a bien aidé à comprendre la vie d'orphelin. Merci, messieurs les chefs et les éducateurs, René Blanchar

Jean-Pierre Meunier

1953 : 7 septembre : arrivée à Schaltin, du Parc Parmentier à Bruxelles, une institution de l'abbé Froidure, j'avais 13 ans. Le changement avec les autres institutions que j'avais connues fut radical. Ici les hommes dirigeaient : avant je n'avais été éduqué que par des monitrices. Je fus étonné de retrouver plusieurs camarades avec qui j'avais vécu dans d'autres institutions et qui tournaient d'une à l'autre comme moi.

Du cadre pédagogique : la maison était dirigée par Mr. Lenoir, 5-6 éducateurs, 1 infirmière, 1 intendant, 1 chef éducateur, 1 femme pour la cuisine, et madame CORNU pour la lingerie (cela ne s'invente pas). Ce qui m'a le plus frappé, c'est sans conteste la voix tonitruante de Mr. Lenoir lors des rassemblements, qui nous exhortait à faire notre travail le mieux possible dans tous les domaines. Il possédait le don de parler aux enfants et savait retenir leur attention.

Des lieux de vie : A l'époque, une septantaine d'enfants occupaient le château ; Tout s'y faisait, manger, dormir, enseigner les cours techniques et généraux, les soins, les bureaux. Petite anecdote : nous mangions tous dans le grand réfectoire et pendant la soupe le silence était de rigueur afin d'écouter la vie de Jean Mermoz, lue par M. Van Sull, perché sur une chaise. Des cours pratiques étaient dispensés dans les bâtiments de la cour, des anciennes écuries et dans un grand baraquement en bois.

Argent de poche : Le samedi après-midi était jour de paie (Eh oui, à l'époque, l'institut frappait monnaie spéciale IS sur des cartons de différentes couleurs suivant leur valeur). En fonction de la conduite, du travail en classe et à l'atelier plus les primes pour les services bien faits, il était possible de le dépenser à la cantine en bonbons ou cigarettes pour les plus grands. Certains économes arrivaient quand même à engranger ± 1.000 FB sur l'année scolaire. Lors de drames humanitaires il y avait toujours une petite boîte afin d'y déposer son obole.

Puisque les petits ne pouvaient pas fumer, c'est à ce moment que j'ai appris à le faire.

Loisirs : Certains mercredis il y avait soirée cinéma, quand les bobines arrivaient à temps. M. Lenoir était l'opérateur et le commentateur quand certaines scènes l'exigeaient. Parfois le samedi soir Mr. Van Sull nous rassemblait dans le hall et nous faisait chanter sous sa direction. D'autres fois Mr. Lenoir racontait une histoire dans le hall. Il avait une telle façon de raconter que pratiquement tous les élèves étaient autour de lui. Ainsi je me souviens qu'un soir il avait raconté « L'homme des vallées perdues » et son récit était à ce point imagé que le film m'avait semblé bien pâle comparé à son récit. Il arrivait que les « Routiers du clan de la Source » de Bruxelles nous rendaient visite et après un match de foot les routiers nous égayaient par des scénettes ce qui nous mettait dans une degré d'excitation que les éducateurs avaient pas mal de peine pour nous occuper.

Vacances : Celles-ci étaient ponctuée par les camps. C'est à cette époque que j'ai découvert la région des Fagnes. Si mes souvenirs sont bons, nous



logions à plus d'une trentaine dans le grenier de l'auberge de la Fagne Wallonne à Mont-Xhoffsraix, tenue par une mère et un père aubergistes. A 10h. et par tous les temps nous devions avoir quitté l'auberge et ne pas revenir avant 17h. J'ai aussi découvert avec mes camarades, la région de long en large, les petites rivières qui descendaient vers Malmédy et qui nous permettaient de nager aux pieds de leurs cascades. Lorsque les finances le permettaient nous allions passer la journée au bassin

Vacances à l'auberge de Xhoffsraix en juillet 1955 – Malmédy piscine de malmédy : Jean-Pierre Meunier qui saute de la deuxième perche dans le de la piscine : il était le champion de natation de Schaltin

de Malmédy et nous repassions par la

ferme Libert où nous goutions d'une grande gaufre et d'une tasse de café gentiment offerts par un professeur de l'athénée Adolphe Max qui logeait également à l'auberge avec quelques uns de ses anciens élèves. De tels camps nous permettaient de rencontrer d'autres gens de nationalités différentes, Hollandais, Allemands etc.. Mais le plus intéressant c'était la rencontre de camps féminins, occasions rares à Schaltin où nous vivions fermés sur nous-mêmes. Mais le fait le plus marquant de mes vacances fut incontestablement celles passées au Tyrol avec les routiers du Clan de la Source. Malheureusement je n'ai aucun souvenir des endroits et sommets grimpés, emmenés par 3 guides de haute montagne, les 3 cordées de 10 allaient d'un refuge à l'autre avec barda sur le dos en passant d'un refuge vers un sommet et logement dans un autre refuge. Le lever avait lieu parfois à 3 ou 4 h. du matin afin d'arriver au refuge suivant avant la fonte du glacier. Les paysages étaient grandioses et les efforts importants, mais que de souvenirs. Merci Mr Van Sull qui, je crois, était le premier qui m'a proposé à la participation de ce camp.

A l'époque la durée de l'apprentissage du métier était de 2 ans et Mr Lenoir me trouvant bien jeune pour aller dans un foyer de jeunes travailleurs m'a proposé de poursuivre des études. J'ai accepté et fut interne à l'ITN à Namur. Je passais les WE et vacances à l'institut. Les éducateurs et la direction nous témoignaient aux 2, 3 étudiants dans la même situation une grande confiance quand aux études et aux sorties.

Après mes études Mr Leblanc m'a proposé d'entrer à l'IC comme éducateur. Les débuts furent difficiles, de copain je devenais chef comme on disait à l'époque. Quelques temps après Mr Lenoir me proposa d'entrer dans l'enseignement de cours pratiques et techniques à l'observation. Je cumulais les 2 fonctions et les journées étaient bien remplies. Je fis cela quelques années et ne fut ensuite que professeur. Des années passèrent apportant des changements dans tous les domaines ; le nombre d'éducateurs s'étoffait, de même que le cadre paramédical L'équipe pédagogique des années 50 qui se composait d'une dizaine de personnes pour une soixantaine de résidents est passée à près de 100 personnes physiques pour une soixantaine d'enfants. Les différentes directions marquèrent leur empreinte et surent s'adapter afin de maintenir l'institut debout.

Je ne peux passer sous silence la rencontre de Claudine qui devint mon épouse, à 4 ans elle était déjà présente à l'IS seule fille parmi tous ces garçons et dont les parents étaient hôtesse de pavillon et professeur de

cordonnerie.

Ci-dessus un pâle résumé de mes années passées à Schaltin.

Mais le temps efface, change, enjolive ou noircit les souvenirs. Efface, rature, supprime ou corrige les passages qui te semblent erronés ou inutiles mais j'espère qu'il en restera un peu afin d'étoffer le projet de la rédaction d'un livre sur l'institut.

Le placement en institution est parfois très mal ressenti par les jeunes. Tel n'est pas mon cas et je ne peux que dire merci à toutes ces personnes qui se sont dévouées pour moi.

Joseph Vinck

Mon séjour à Schaltin du 27/06/1952 à 1955.

J'ai passé des années merveilleuses au château de Schaltin, grâce aux chefs et aux dirigeants.

Je leur dois ma réussite en mécanique que ce soit en tournage et ajustage, mais aussi en électricité, c'est grâce au chef Charles Lenoir et l'éducateur le chef Pierre Hendrickx et autres responsables.

A tous ma plus affectueuse gratitude.

Vinck Joseph

PS. Durant mon séjour à Schaltin j'ai joué au football durant plusieurs années avec les deux fils de Jules Mathys, le fermier, le fils Paul Mathys et le cousin Julien Mathys. Nous allions faire un match de football à Frisée, le village qui se trouve à 3 ou 4 km de Schaltin. Parfois battus mais contents de faire du sport.



Etang de Doyon 1955 :

Debouts : 1er Michel Damien – 2me Jean Heveling – 3me René Timmermans – Roels - 4me François Van Lanckens

Assis : 1er Christian Lejeune – 2me Daniel Damien – 3me Georges Saus – 4me Bouboule et chien boule

GILLARD MARCEL

54 EIKENLEI

2960 ST JOB IN T'GOOR

BRECHT. Tel. 03 636 35 89

Bonjour les Ardennes

Bonjour Edmond

Et oui c'est moi une vieille antiquité de 65 ans qui t'écrit en repensant aux plus belles et jeunes années de sa vie qu'il a passées à Schaltin où ne régnait que l'amitié et la joie de vivre. Ces années à Schaltin, on ne pourra jamais les oublier et nous les prendre.

Je me rappelle comme nous étions heureux le jour où on recevait notre argent de poche (faux billets) pour pouvoir acheter des bonbons et autre chose. Mon copain George Van Sull me donnait toujours quelques billets en plus (ça c'était un copain). Quel bon temps que c'était, on pleurerait bien en repensant à toutes ces années, en tout cas pour moi ça a été le meilleur home que j'ai connu.

Bref, essayons nos yeux et regardons l'avenir. Comme tu sais je suis allé à Ransart, de là à Jambes, puis la ferme et puis 4 ans à la marine (d'eau douce). Et puis ma femme, en voyant un si beau matelot, m'a pris au collet et a dit : celui-là je le veux et moi pauvre petit matelot je me suis trouvé devant le curé. A cause d'elle j'ai du travailler 3 fois dans ma vie et chaque fois j'ai eu un enfant, donc j'ai 3 enfants et 6 petites filles. Maintenant je suis en pension (après ces 3 travaux que j'ai faits je l'ai mérité).

Maintenant je commence à vieillir et à me faner comme une plante. J'ai été 3 fois à la mort à cause de mon emphysème mais un con comme moi n'est pas admis là-haut, je dois encore attendre, il n'y a pas de place pour moi. Mais, en passant, tous mes amis et amies, eux, partent et je reste. Les docteurs ne comprennent pas comment je vis encore et chaque fois je leur dis : demandez à mon copain Jésus : ils rient et partent.

Ma femme part en congé pendant 15 jours et un wallon de Charleroi vient chez moi car je ne peux rester tout seul avec mon emphysème. Mes enfants

n'ont pas le temps et puis je suis heureux de parler le français 15 jours. J'en ai marre des flamands, tu peux me croire.

Bon, soyons sérieux comme toi ????? Je vais t'envoyer le livre sur l'argile. Lis calmement ce livre et fais ce que je vais t'écrire pour les aimants, c'est pour septembre.

Ah oui, cette année, c'est déjà passé le rendez-vous à Schaltin. Dis de ma part bonjour à tous les anciens que j'ai connus. Je t'envoie quelques photos de moi tout jeune et un peu moins jeune.

Si tu as des anciens qui veulent m'avoir par ordinateur donne-leur cette adresse : gilleik@pandora.be

Voilà, je termine cette petite lettre en espérant se revoir avant le grand départ et se raconter des souvenirs de notre jeunesse.

Ton ami Marcel

Edmond Leblanc SCHALTIN Année 1952

Départ 1952 pour Schaltin, de l'orphelinat St Joseph rue Favette n°26 à Marchienne Docherie dans le Hainaut.

Le 27 juin 1952 au Château du Village de Schaltin.

Le voyage de la gare de Charleroi vers Namur en faisant l'échange des trains pour la destination de la petite ville de Ciney, pour nous, les garçons, c'était une récréation formidable.

Arrivés à la ville de Ciney, nous avons pris une petite collation dans le restaurant en face de la gare de Ciney.

On attendait le bus pour le village de **Schaltin**.

Le bus est arrivé 3/4 heure après, nous sommes montés à bord.

Le voyage a duré 25 minutes. Nous discussions dans le bus, on se demandait quelle aventure nous allions vivre lors de notre adolescence.

Arrivés dans le village de Schaltin, nous avons aperçu un château, comme si nous étions dans un conte de fées, comme cendrillon au masculin.

On se serait cru dans un rêve en voyant ce magnifique château et ses dépendances.

Il nous semblait sortir des nuages, comme si l'enchanteur Merlin était passé par ce beau village de Schaltin, enfoui dans un coin perdu de la nature où les oiseaux se sentent libres de voler à tire d'aile ainsi que les animaux de la forêt, toute proche, jouissant d'une vie paisible et gambadant dans cette verdure abondante et luxuriante.

Et c'est là que nous nous sommes réveillés, en ce moment éblouissant, pour nous retrouver dans la réalité.

Nous avons rencontré un aumônier, le Père ALLARD, qui dirigeait ce home pour jeunes adolescents.

Nous avons aperçu un éducateur, Jean OSCAR, qui dirigeait ce home pour jeunes adolescents et nous invitait à entrer dans le château pour le repas de midi.

Tout ça fut très naturel, dans le cadre de cette nouvelle situation et dans cette demeure inconnue à nos yeux et où nous retrouvions tout-à-fait égarés.

Il faut savoir que dans les autres institutions, tout était fermé.

Les instituts, comme l'orphelinat, tout était interdit, portes fermées, grilles fermées à clef. Beaucoup de passages étaient interdits et voici que nous voilà délivrés de tous ces verrous.

On se retrouve dans une grande propriété, nous sommes très heureux, c'était presque la liberté totale.

Ici, pas de porte fermée, pas de grille fermée, même la nuit, la porte d'entrée du château principale n'était pas fermée, pas de clôtures, ni de barrières, nous nous sentions presque chez nous.

Mais, on était comme saoul de voir cette liberté et surtout de la ressentir. Vraiment, c'était merveilleux, on ne savait plus quoi penser. Nous étions complètement désorientés et perdus, par moment, dans les nuages dans notre nouveau domicile, on était vraiment libre de sortir de la propriété, sans permission, c'était presque drôle cette situation soudaine.

On se regardait, on riait tous, cette nuit-là, nous avons tous bien dormi.

Le lendemain matin on était dépaysé de ne plus voir nos bonnes sœurs de l'orphelinat St Joseph.

Une vie nouvelle allait commencer pour nous.

Nous allions apprendre le métier que nous avions choisi, soit mécanicien, menuisier, cordonnier, jardiner + le bricolage avec le Chef André DE SALLE.

Notre vie allait changer, nous étions devenus des adolescents à part entière et très motivés.

L'apprentissage nous donnait de l'entrain et nous avions un moral à toutes épreuves et notre comportement envers nous-mêmes et autrui était positif. Voilà les premiers moments de notre nouvelle situation d'adolescents.

On nous a fait visiter et fait le tour du propriétaire.

On nous a expliqué les journées que nous allions passer dans le château de SCHALTIN.

Il y avait une grande plaine de jeux avec un terrain de football, un terrain de volley-bal, un étang, un petit ruisseau.

Près de la ferme de Jules MATHIS, le fermier, notre futur camp à Tourneppe Bruxelles.

Nous sommes venus en camion benne nous installer entre 25 et 30 garçons, entassés dans la benne, serrés l'un contre l'autre avec nos petites valises.

Nous avons démarré de Schaltin pour nous rendre à Bruxelles près de Halle et, de là, à Tourneppe chez les pères DESCENTES.

Le voyage s'est très bien passé, malgré les cahotements, les nids de poules.

Il y avait de beaux paysages. Nous sommes donc arrivés à notre camp à Tourneppe. Nous avons été accueillis dans l'établissement des pères DESCENTES.

Ils sont partis au séminaire et ils nous ont laissé les chambres.

Nous dormions dans de bons lits, la nourriture était excellente : nous nous sommes bien plus pendant 15 jours.

Ensuite les pères sont revenus dans leur monastère, nous sommes alors descendus à 33 mètres plus bas pour nous installer dans un baraquement en planches : c'était nettement moins bien que chez les pères DESCENTES.

Il y avait une grande pièce qui nous servait de dortoir avec 25 à 30 lits, un réfectoire et une chambre pour les éducateurs et un débarras.

On s'est adapté comme on le pouvait le plus confortablement possible.

Devant le baraquement il y avait un petit étang. On avait le droit d'aller nager.

Nous avons commencé à faire des jeux de piste, des promenades.

Nous avons une anecdote concernant le fait d'avoir été pris en stop et d'avoir été pris dans un corbillard. Nous étions dix à douze garçons dans ce corbillard, on a bien rigolé !

Après cet entre-fait, nous sommes arrivés à notre baraquement pour faire un feu de camp. Jusque 23 heures. Nous nous sommes mis au lit, tranquillement, pour s'endormir paisiblement, et, tout-à-coup, vers minuit, l'heure du crime, dans la nuit, un cri strident, horrible, effrayant, une voix

hurlait « au secours Chef », « au secours Chef » « je suis blessé ».

Nous avons sursauté hors du lit, avec une frayeur indescriptible, on devenait fou d'épouvante et le cri continuait de plus belle « chef au secours » avec des cris qui se répétaient dans la nuit noire et qui nous glaçaient nos veines, il y avait du sang ??

La folie s'était emparée de nous tous : nous tremblions, on poussait des cris de frayeur et de crises de nerfs, certains étaient pris d'hystérie.

Un des garçons, Nylon HODILON avait pris une pioche dans la remise à outils, il tapait sur le carrelage du bâtiment, d'autres garçons avaient des bêches, des râteaux ; c'était vraiment la pagaille générale.

Nous étions devenus fous de peur et la terreur s'était emparée de nous et les cris continuaient à retentir de plus belle dans la nuit : « chef au secours ».

On était tous pâles de frayeur. C'est alors, qu'un moniteur nous a dit : « on va aller porter secours à notre camarade », au malheureux garçon qui a été enlevé la nuit par la fenêtre ouverte du dortoir.

Le garçon qui a été kidnappé était André BOURGEOIS, il avait été enlevé par deux chefs scouts, mais on ne le savait pas ; alors la rage nous a pris et nous étions partis à la recherche de notre infortuné camarade en détresse, et peut-être blessé gravement. Car on avait trouvé du sang sur le sol et, dans l'état dans lequel nous étions, on était prêts à tuer ceux qui avaient enlevé notre ami sur le champ, ils auraient été tués sans pitié, tellement nous étions énervés et déboussolés ; c'était la panique ...

Quelques instants plus tard, nous avons retrouvé, près du feu de camp, nos camarades, les chefs, le garçon soi-disant enlevé qui riaient avec les chefs scouts.

Le lendemain, les chefs nous ont dit qu'ils avaient vu sur nos visages épouvantés la rage et la peur ; les discussions allaient bon train, on pouvait encore en parler pendant quelques années de ce fameux camp de Tourneppe.

Après cette terrible nuit, on en parle encore toujours entre nous, dans nos souvenirs les plus lugubres, de ce fameux camp de Tourneppe qui est encore dans nos crânes.

Le camp a duré un mois. Après les vacances nous avons fait connaissance avec le Chef CHARLES LENOIR, le Chef GEORGES VAN SULL, le Chef WILLEMART, le Chef ANDRE DE SALLE que nous avons connu au camp de Tourneppe et puis nous avons fait la connaissance du Chef PIERRE HENDRICK et le Chef JACQUES LEBLANC pendant deux

années.

Ensuite nous avons connu le Chef JEAN-MARIE HANQUET ainsi que le Chef LEON SEGERS, le dernier venu que nous allions côtoyer tous les jours de notre vie au Château de Schaltin.

Après nos Chefs, nous avons fait la connaissance du personnel enseignant, le Professeur FERNAND DELAUS, le Professeur GEORGES, le Professeur RENE SALPETEUR, ensuite les professeurs des ateliers de mécanique, le Professeur LECOCQ, le professeur de menuiserie Mr LALOUX, le Professeur RENE GOLINVAUX de la cordonnerie, le professeur GUILLAUME LAMY de la menuiserie et le personnel d'entretien du château de Schaltin.

L'administrateur Monsieur PAUL VANDERGHEYNST.

Nous avons rencontré également le Père ALLARD. L'éducateur JEAN OSCAR .

On a ensuite présenté les châtelains Monsieur et Madame DE ROSEE qui étaient les propriétaires du château de Schaltin.

Ensuite Monsieur LEMMENS, l'intendant du château, puis Yvonne et Armand et leur petit-fils Yvon, Josée et René GOLINVAUX et leur fille Claudine.

Madame CORNUT la lingère, Constant, l'homme à tout faire, Henriette femme d'ouvrage et Roger le cuisinier avec son petit chien Mahoub qui avait une patte en moins à l'avant droit. Il a été pris dans un piège à renard en 1953.

Sur le côté gauche du château se trouvait une grosse ferme qui était dirigée par le fermier Jules MATHIS, sa femme et son fils Paul, le cousin Julien et la fille Paulette très jeune et jolie. Les garçons du château sifflaient souvent après elle.

Le château féodal de Schaltin avec les tours pointues était fermé. On pouvait apercevoir les deux glissières du pont levis du château : cette partie du château s'appelle le château péterne (*la poterne du château?*) c'est ce qu'il restait du château féodal du moyen-âge.

Jules Mathis et son père ont toujours été fermiers à Schaltin avec leurs propres familles.

Jules Mathis, le fermier était très sévère avec les garçons du château, le fils Mathis et le cousin jouaient au football à Frisée avec quelques fois un ou deux garçons de l'institut.

Parfois ils appelaient René Blanchart qui était un bon footballeur, qui jouait dans un club en Wallonie à Namur et nous allions voir le match au

terrain de Frisée avec les éducateurs.

Nous étions trente à quarante garçons et on criait « allez Schaltin » car c'était un match de Frisée contre Schaltin.

On avait bon d'être là et on criait allez Paul, allez Julien, c'étaient les idoles de notre village de Schaltin, c'était très amusant.

Après le match on retournait au village de Schaltin qui était à peu près à 3 km de Frisée et sur la route du retour on discutait avec Paul Mathis et Julien Mathis.

Quelques fois, Schaltin gagnait le match ou parfois c'était Frisée.

Le grand-père nous tolérait par moment ; on regardait les vaches passer sur le côté du château pour se rendre dans les prairies dans le fond du terrain de football près des bois à 700 voire 900 mètres de la ferme.

Jules Mathis, le fermier, ne nous aimait pas du tout parce que nous allions déranger les nids des faisans et autres : lui c'était un chasseur.

Un jour, je voulais construire une cabane dans un arbre, je me suis rendu dans la prairie du fermier Jules Mathis pour couper des branches de sapin avec une scie prise dans l'atelier de menuiserie du château, et tout-à-coup, j'entends un sifflement, c'était le fermier qui chassait, il m'avait tiré dessus dans l'arbre où j'étais perché.

J'ai eu très peur, je suis descendu de l'arbre, le fermier m'a vu, il était devenu fou de rage, il m'a attrapé par la jambe et il a crié « gamin de merde ». Je lui ai envoyé un coup de pied en plein visage, il m'a lâché la jambe et il jurait de rage.

Quant à moi, j'ai eu chaud de ne pas avoir été blessé ce jour-là par le tir du fermier. Il a été déposer plainte au château contre inconnu et cette histoire s'est envolée. Ils n'ont jamais su qui était ce garçon, bien sûr la cabane n'a jamais été construite dans les arbres.

A l'étang de DOYON, le BARON DE DOYON voulait bien que nous nagions dans son étang. Nous avons donc profité de l'aubaine. Sur la route de Doyon, quelques kms avant d'arriver à l'étang, tout en marchant sur cette route, nous avons vu une maison abandonnée, en pleine campagne, dans le village d'Evelette, du côté gauche de la route. Il n'y avait pas de porte, ni de fenêtre. A côté de la maison, un verger rempli d'arbres fruitiers avec de belles pommes, on s'est mis à rire, on s'est divisé en groupes de garçons de vingt à l'intérieur de la maison et de vingt garçons à l'extérieur, alors la bataille a commencé, les pommes se fracassaient contre les murs. La bagarre continuait de plus belle, les pommes volaient dans tous les sens dans la maison, on se bombardait à volonté, on entendait hou, ha, wayn,

aïe ma tête et ça continuait de plus belle, nous nous sommes battus pendant 1 h.30 tellement on s'amusait bien.

Après cette bagarre on était rempli de sueur et nous sommes partis pour l'étang de Doyon, on était comme possédés, on riait, on discutait de la belle bagarre aux pommes.

Le plancher de l'étage s'était écroulé.

On était une vingtaine de garçons, on a plongé dans l'étang, et après une heure, ce samedi après-midi nous avons repris la route de Schaltin.

Le lendemain, nous avons pris le train à Hamois-en-Condroz en direction du Monastère de Ciney, où par la route il y a trois ou quatre kilomètres de trajet et, sur cette promenade, nous avons aperçu une grosse ferme et je suis monté sur le tracteur.

On m'a demandé si j'étais le fils de la ferme et je leur ai dit « non ». Après cela nous sommes arrivés au monastère pour prendre le repas de midi et nous sommes restés le dimanche et le lendemain nous sommes rentrés à Schaltin pour reprendre les cours d'école, de dessin, d'atelier et les cours du soir avec les éducateurs de six à sept heures du matin ou de 18 à 19 heures.

Ensuite nous devons faire notre toilette et le chef de salle, André DE SALLE, nous réunissait pour nous raconter une histoire d'Arsène Lupin. Nous l'écoutions avec passion, on entendait les mouches voler, tellement nous étions hypnotisés par le récit de l'éducateur qui arrêta ses histoires à 21 heures 30 et nous devons attendre le lendemain pour la suite de l'histoire ou d'une autre, racontée par d'autres chefs de salles, dont celle de Charles LENOIR qui était passionné de films westerns, surtout de l'aventure de « l'homme des vallées perdues » que je n'ai jamais pu oublier et que j'ai pu voir au cinéma pour mes 21 ans.

Le lendemain, le Chef André nous a réunis pour programmer avec nous une nuitée le samedi dans une ferme à Porcheresse, à 6, 7, km de Schaltin, dans laquelle nous avons dormi, dans la porcherie qui se trouvait dans la grange.

Ce fut une nuit dans les mauvaises odeurs, juste au-dessus des cochons dans les sacs de couchage.

Le lendemain le fermier nous a demandé si on avait bien dormi et comme nous avons répondu : « oui », il nous a offert un déjeuner avec du lait de vache bien chaud, provenant de la traite.

Après cet épisode, nous avons repris le chemin du retour, à travers les bois et les prairies.

C'est là que le chef DE SALLE a sorti de son sac un fusil de braconnier pliable dans lequel il a introduit une cartouche pour tirer un corbeau qu'il a finalement raté et nous sommes rentrés à Schaltin.

Les grandes vacances juillet-août 1953

Pendant ces vacances, certains d'entre-nous sont partis trois semaines dans un gîte d'étape qui était une grosse ferme transformée pour recevoir la jeunesse des instituts.

Le nom du village était PONDROME et nous nous sommes retrouvés à une cinquantaine de garçons tout joyeux, avec un seul éducateur pour nous diriger.

Le chef Jacques LEBLANC a eu quelques démêlés avec les enfants du camp de jeunesse et les villageois.

Après ces trois semaines à Pondrôme nous sommes rentrés au château de Schaltin pour repartir en vacances dans des familles d'accueil à Dolhain dans les environs du barrage de la Gileppe.

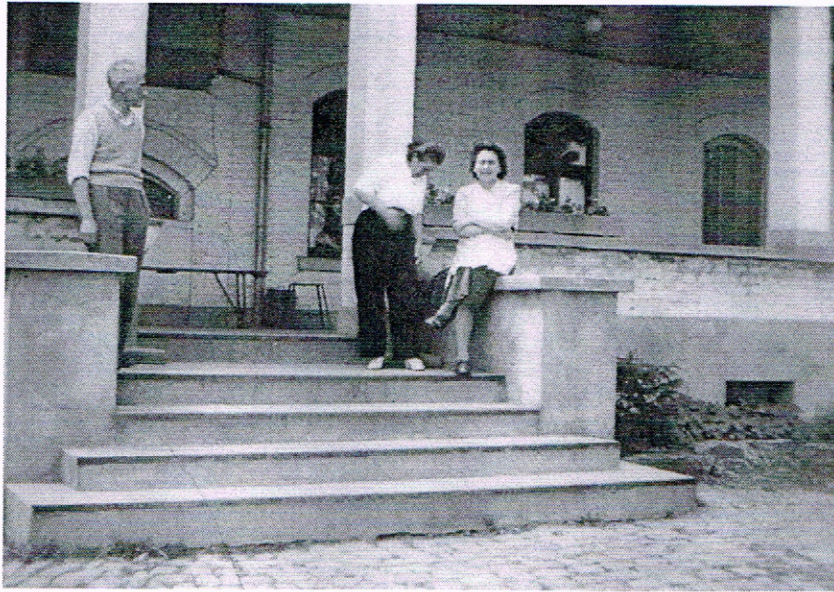
Nous étions cinq à six garçons de 15 à 16 ans, et deux d'entre-nous ont logé chez le chef Pierre HENDRICK .

Deux autres garçons, Joseph Vinckx et Marcel Giliard ont été logés dans une famille très agréable au centre du village.

Les quinze jours furent merveilleux, mais nous avons dû interrompre ces vacances pour la rentrée scolaire.

Lors des premiers jours d'école nous avons visité le château de BURET près de Hamois, également une visite à Hemptine et à Natoye et Braibant du côté de Ciney.

Nous en avons profité pour aller au cinéma à pieds, voir une projection d'un film à Gesves.



*Juillet-août 1954
A l'auberge de
jeunesse de Xhoffraix :
sur la photo le père
aubergiste, la mère
aubergiste et leur fille
sur le perron de
l'auberge.*

*Promenade sur la route de
Spontin :
Arrière-plan Jean-Pierre
Liégeois – Jean-Pierre
Massene – Maurice
Debecker – Michel Damien
qui mange – Arthur Caillaux
Avant-plan : Inconnu –
Edmond Leblanc – Aimé
Rousselle
Nous sommes en train de
manger à midi*



Liste des garçons de 13 à 14 ans de l'orphelinat Saint-Joseph, rue Favette n° 26 à Marchienne Docherie dans le Hainaut qui sont partis le 27 juin 1952 pour suivre une formation qu'ils avaient choisie avec le Délégué de l'Enfance Abandonnée et des orphelins de la guerre 40-45 Monsieur NOPIUT.

Pour effectuer ce voyage vers le village de Schaltin, nous étions accompagnés de Monsieur DEWATTYME et de Mademoiselle CORDIER, assistance sociale de Charleroi.

La durée de l'apprentissage à notre future métier était prévue pour 3 à 4 ans.

Joseph VINCK, mécanicien
André FOURNIER, mécanicien
Hubert BRONSART, menuisier
Edmond LEBLANC, menuisier
Raoul GOBERT, mécanicien
Marcel GILLIARD, menuisier
Pierre COLLIN, mécanicien
André BOURGEOIS, mécanicien
Pierre GUYS, mécanicien
Gabriel LEN, mécanicien
Richard LANGOID, mécanicien
Robert COUTURIAUX, jardinier
Marcel BIZET, mécanicien
Jacques BIZET, mécanicien
André LOUCHE, mécanicien

GARCONS DE SCHALTIN DE 1952 A 1955

Camille BURION
André SINTE
Paul DELEU
Maurice EDOUARD
François VAN LAKENS
Jean-Pierre VANDEVELDE
François VANDEVELDE
Jacques DRESSE
Ferdinand DUBOIS
Guy KEMPENERS
Michel DAMIEN
Daniel DAMIEN
Adel DEBAUWAU
Yves MARTHOZ
Marcel ROUSEAU
Robert YSEUX
Nylan ODILON
Michel FERRARA
Arthur COUTURIAUX
Albert CARAMAIN
Prosper HODITHER
Pierre GUIX
Pierre COLIN
Jean-Marie BAUWENS
Joseph VINCKX
Hubert VRONSAT
Marcel RENAUX
Camille CATTIN
René TIMMERMANS
Georges LAUS
Alphonse VANDENSTEEN
Claude HUSSIN
Gaston HASQUIN
Jean HULIN
Jacques LANGOID
Jean-Pierre MASSEME
André LOUCHE
Ferdinand GOOZ
Michel BAUMANE
Christian DUFRASNE
Jules DECUYPER
Auguste DECUYPER
Jacques LANGOID
Jean-Pierre MASSEME

Pierre VERHASSELT
Guy FOLKENER
François RICHET
Jean ULVENLING
Raoul GOBERT
René DEPREZ
Jean-Marie DREMELT
André MEUNIER
Albert MEUNIER
Lucien STHEFON
Antoine PIETQUIN
Maurice DEBERELZER
Marcel BIZET
Jacques BIZET
Robert DAVE
Nestor CRIKELAIRE
Gérard RUFFIN
Jacques HOLEMANS
Jean-Pierre MEUNIER
Edmond LEBLANC
Léon THILL
Christian LEJEUNE
Aimé ROUSELLE
Victor LEBLANC
Alphonse FONTAINE
Ferdinand DUBOIS
Jean AUGUSTINNS
Pierre MOTTEN
Victor POLIS
Jean GREEF
André FOURNIER
René FOURNIER
Jacques VAN DAMME
Jean-Pierre LIEGEOIS
Jacques TORMEAU
Arthur CAILLAUX
Georges VERDIER
Gabriel LEM
Marcel GILLARD
Georges CAPIAUX
André BOURGEOIS
Arthur CAILLAUX
Georges VERDIER
Gabriel LEM

Personnel du château de Schaltin 1952-1955

Le père Allard : sous-directeur
Monsieur Lemans : intendant
Madame Cornu : lingère
Yvonne : entretien du château
Armand : entretien du château
Roger : le cuisinier
Constant : homme à tout faire
René Golinvaux : cordonnier
Josée Golinvaux : entretien du château
Claudine Golinvaux : la fille de Josée Golinvaux
Yvan, petit-fils d'Yvonne et Armand
Henriette : entretien du château

Personnel enseignant

- 1) professeur Lecoq : mécanicien
- 2) professeur Laloux : menuiserie
- 3) professeur Guillaume Lamy : menuiserie
- 4) instituteur Salpéteur René
- 5) instituteur Elis
- 6) instituteur Fernand Delau
- 7) instituteur Georges
- 8) instituteur + 3

Personnel de direction

- 1) Paul Vandergheynst : administrateur de direction
- 2) Charles Lenoir : directeur
- 3) Georges Van Sull : sous-directeur
- 4) André de Salle : moniteur
- 5) Charles Wilmart : moniteur
- 6) Jacques Leblanc : moniteur
- 7) Léon Segers : moniteur
- 8) Pierre Hendrick : moniteur
- 9) Jean Hanquet : moniteur
- 10) Jean Oser : moniteur

Anciens 1952 – 1955 décédés

Le père Allard : directeur
Monsieur Jean Hossen : éducateur
Monsieur Lemans : intendant
Madame Cornut : lingère
Monsieur René Golinvaux : cordonnier
Madame Yvonne Fasotte : entretien du château
Monsieur Armand Fasotte : entretien du château
Monsieur Constant : chauffage central et entretien
Monsieur Lecoq : professeur de mécanique
Monsieur Laloux : professeur de menuiserie
Monsieur Guillaume Lamy : professeur de menuiserie
Monsieur Fernand Delau : instituteur et jardinage
Monsieur Elis : instituteur
Monsieur André de Salle : éducateur
Le chef Charles Lenoir : directeur et son épouse
Madame Eliane Gentine – Lenoir
Yvan : petit-fils d'Yvonne et Armand

Les garçons :
Léopold Kempeneer
Albert Caramain
Gérard Ruffin
André Bourgeois
Pierre Verhasselt
Jules Decuyper
Richard Langlois
Jacques Tonneau
Yves Marthoz
Pierre Motten
Fernand Dubois
Emile Cattin
Victor Polis
Marcel Gillard

50ème ANNIVERSAIRE DE L'INSTITUT DE SCHALTIN

Nos racines, nos retrouvailles : samedi 4 décembre 1993

Avec nos anciens et les amis de Schaltin

Exposition de photos et documents retraçant la vie de nos institutions

Projection d'un film vidéo sur Schaltin

Évocation de la future publication historique : « Schaltin. De la féodalité à l'Associatif »

Présentation du vin du 50ème, des cartes postales et des tee-shirts

Le tableau du 50ème

Apéritif

Sonneur de cors

Repas gastronomique

CARDIJN

par

CHARLES D'YDEWALLE

J'ai visité un Château romantique, un vrai castel pour roman de Walter Scott, un manoir en gros blocs de grès bleu pour l'enchanteur Merlin dans la forêt de Brocéliande. Un ami me prit en voiture à Bruxelles et me conduisit à la périphérie de cette ville, ce qui demande un long travail. Une fois lâchée sur la route de Namur, la voiture eut des ailes, dépassa fermes, villas, vergers en fleurs, traversa Namur en trombe, s'élança sur la route de Ciney, prit un chemin de gravier bleu, puis un autre, contourna un parc frissonnant sous la pluie. C'était là.

J'imagine les romanciers que ce décor eût inspirés d'Emily Brontë à La Varenne. Il pleuvait. La tour, le colombier, les communs, tout présentait un aspect de noblesse et de songe et pourtant rien n'était donné. Nous montâmes au vestibule central. Une dizaine de gamins propres et bien tournés, types de bons collégiens, assaillirent mon ami en le driblant de « bonjour Monsieur Paul, bonjour... ». Le portrait de Monseigneur Cardijn, jeune, à cheveux noirs, du temps où il était encore l'abbé Cardijn, souriait.

Le château de Schaltin-lez-Ciney est devenu le foyer Cardijn et recueille les enfants abandonnés, insoumis ou simplement maltraités. Ces écoliers joyeusement tapageurs qui nous entouraient, c'étaient les tombés du nid, les éclopés du siècle et, invariablement de l'usine et de la grande ville. La campagne n'abandonne pas ses enfants, pas plus que les sociétés primitives. Dans toutes les régions sauvages que j'ai traversées, en Afrique noire surtout, la société du clan ou de la tribu accueillait l'enfant ou le vieillard abandonné, assurait la sécurité sociale de chacun. L'Ancien Régime en Europe s'était confié au clergé, héritier du Moyen Age et de ses générosités dont les Commissions d'Assistance Publique héritèrent à leur tour. Le XIXe siècle et son machinisme, en bousculant les cadres établis et en précipitant les foules vers l'usine, déchaînèrent un mal nouveau, une insécurité sociale. L'accent navrant des romans de Dickens vient de ces Work-Houses, de ces camps de concentration pour enfants perdus où il vécut lui-même. Il est très remarquable que les deux plus audacieux conquérants de l'Afrique au XIXe siècle étaient l'un et l'autre d'anciens

abandonnés. Rowland, dit Stanley, avait vécu en Work-House et il conquiert le Congo. René Caillé, qui découvrit Tombouctou, était fils d'un forçat.

On pourrait découvrir, dans un secteur différent, Maurice Chevalier... et Charly Chaplin.

La phrase de Jules Renard dans « Poil de Carotte » revient à l'esprit : « Tout le monde ne peut pas être orphelin. » C'est parce qu'il y a une psychologie de l'orphelin social. Nous parlons beaucoup, depuis 1945, de Personnes Déplacées parce que la guerre, en bousculant les frontières, déplaça des peuples entiers. Nos familles sont un peu comme ces provinces. Les DP de l'enfance, je les ai retrouvées à Schaltin.

Il y a là 75 garçons de 13 à 18 ans, réunis en une école à la fois primaire et professionnelle, les deux programmes allant parallèlement, car les pauvres gosses, sont demeurés très ignorants et, dans ce état de demi-infantilisme, ils sont menacés par les sarcasmes des camarades plus évolués. Ce que nous appelons très savamment un « arriéré pédagogique » est un enfant très menacé par le rire du voisin, ce sarcasme enfantin qui peut être si cruel. Le jeune homme de 15 ans en train de « pénibler » sur un programme de 4^{me} primaire, il faut déjà lui apprendre un métier, charpenterie, mécanique et cordonnerie. Entouré de plus jeunes que lui, son demi-analphabétisme le rendrait trop vulnérable aux plaisanteries des voisins.

Toute législation favorable à l'enfance remonte, en Belgique, à la loi du 15 mai 1912. Henri Carton de Wiart en porte devant la postérité la responsabilité bienheureuse. L'adolescence inadaptée y était visée spécialement. Nous savons que tant de révolutions ne recrutèrent leurs militants que parmi les inadaptés sociaux.

J'apprends, à Schaltin, à distinguer trois catégories d'enfants malheureux. D'abord les enfants de parents déchus de leurs droits. Viennent ensuite les « enfants du Juge », c'est-à-dire ceux que mille causes ont conduits à celui-ci. Enfin les orphelins pauvres que normalement recueille l'Assistance Publique. Il y faut joindre les orphelins des victimes du travail, les orphelins de guerre et tous ceux qui traînent « hors catégorie ».

J'ai déjeuné là, parmi eux, de leur pitance quotidienne très appétissante, et j'ai visité leurs cuisines, leurs dortoirs, leurs ateliers, leurs terrains de jeux, leurs réfectoires. Ces faces réjouies et optimistes étaient-elles bien celles d'enfants de proscrits sociaux ? Plusieurs ont été entraînés dans des maquis de contrebandiers, dans des affaires de mœurs, dans des

marécages sociaux. Autour de certains berceaux il y a du sang. Beaucoup, hélas, sont enfants du taudis et il y aurait tant de choses à dire sur l'influence du taudis sur les mœurs. La pratique religieuse elle-même subit très indirectement le contre-coup – le croirait-on ? - de la crise du logement.

Je n'ai connu qu'indirectement les principaux juges des enfants en Belgique. Conçoit-on partout l'immensité de leur tâche ? Voici tout le problème des infra-salariés, c'est-à-dire des petits patrons « qui ne sont nulle part », c'est-à-dire qui n'ont aucune résidence déterminée, marchands ambulants de frites, de gaufres, d'œilletons, d'escargots. Et si le père buveur et vagabond n'est pas un mauvais diable ? Et s'il n'est pas assez indigne pour être déchu ? Le drame embrouillé est celui des enfants dont on n'ose pas frapper les parents de déchéance.

Et l'enfant purement abandonné ? Il est rarissime. Le bébé apporté dans une corbeille dans le « tour » d'un guichet de couvent ? Rite navrant qui se trouve encore dans certains pays voisins. L'enfant oublié, comme un meuble encombrant, on le voit peu. La grande calamité de notre époque est ailleurs.

La grande calamité de notre époque est le ménage désuni, où le père en ribote néglige la mère, à moins que celle-ci lui ait donné l'exemple, ou que tous deux s'entendent pour ne plus s'entendre du tout. L'enfant abandonné trouve facilement un père adoptif. Le croirait-on ? Il y a des adopteurs volontaires partout et aussi des adopteuses. On en trouve même, en certains pays, beaucoup trop. L'adopteur de valeur nous disent tous les experts, se trouve dans le peuple où l'ouvrier, l'homme simple et de jugement droit, accueille à son foyer l'enfant d'autrui avec tant de générosité. Dans les grandes capitales les candidats à la paternité ne sont que trop nombreux. Il est aussi des vieilles demoiselles sentimentales qui, souffrant d'un complexe maternel refoulé, réclament un enfant abandonné, quelqu'un qu'elles puissent gâter... au risque d'en faire un enfant gâté. Les foyers heureux accueillent volontiers les enfants des autres. Les enfants abandonnés ou délinquants sont nés dans des foyers malheureux.

J'ai fait le tour des ateliers de Schaltin. J'ai été autorisé à examiner le budget. L'intendant et les éducateurs m'ont permis de demander : « De quoi vivez-vous ? » et leurs réponses m'ont effrayé. Ces enfants sont généralement débilités, à « l'âge providentiel », celui de l'adolescence. Hygiène, culture physique sont indispensables. On me cite le cas d'un

garçon de 18 ans qui mesure à peine 1 m 40 et ne pèse que 40 kg.

Les cadeaux viennent, modestes mais d'autant plus touchants. Un collégien s'est privé de son colis hebdomadaire au profit d'un petit camarade inconnu de Schaltin.

Je suis rentré à Bruxelles le soir même, l'âme embaumée du parfum de tant de vertus déployées au service de tant de misères. Un grand document venait de se dérouler sous mes yeux. Un document vivant sur un milieu qui n'était pas l'enfer mais qui aurait si bien pu l'être. Ce n'est pas d'hier que les Saints vont en enfer. Mais l'enfer se déplace.

Le château de Schaltin, ses murs bleus, ses vergers en fleurs, ses toits d'ardoises, son village et son église, c'est l'oasis réservée à ceux qui évitent l'enfer.

Et un foyer d'amour chrétien.

Où va l'écolier de Schaltin à la fin de ses études ?

Réhabilité, rendu à la civilisation, il trouve du travail au « Foyer du Jeune Travailleur » à Auderghem. J'ai passé dans l'intimité d'Auderghem une heure charmante. Quarante jeunes gens y vivent, la plupart anciens pensionnaires de Schaltin, dans une atmosphère familiale. Un ménage, jeune et sérieux à la fois, gère cette maison très familiale où les élèves, enfin, ce sont des ouvriers, fiers de leur dignité nouvelle, allant jusqu'à verser à la caisse de leur foyer une grosse partie de leur salaire, le reste leur étant remis sous forme d'argent de poche. Leurs loisirs sont dirigés discrètement, ou laissés à libre initiative de chacun. ; le sport, avec ses solides organisations, complétant les autres divertissements. La bibliothèque et la discothèque, la salle de cinéma et de conférences ne détournent pas les jeunes gens du football, surtout des groupements de l'extérieur. La liberté leur en est dispensée tout aussi largement que dans une bonne famille ouvrière.

Tout le personnel, même subalterne, a une mission éducative et j'ai eu le plaisir de faire la connaissance de la couturière, la grand-mère de la maison. Je lis sous la plume de Paul Vandergheynst, « qu'une couturière acariâtre ou une cuisinière sans éducation ne sont pas concevables dans un home familial ou de semi-liberté ».

Et notre auteur de conclure que le rôle de l'éducateur dans la maison d'Auderghem comme dans celle de Schaltin, est celui du « remplaçant des parents absents ou incapables ».

Remplaçant ! Terme modeste mais si gros d'éloquence.

Printemps 1953. J'ai découvert un vallon nouveau de l'immense pays

social de notre époque. Aux pionniers de la protection de l'enfance en Belgique, tous nos vœux sont acquis. Duc in altum. Qu'ils gagnent la haute mer. Le vent sacré souffle dans leurs voiles

Discours d'Edmond LEBLANC à SCHALTIN le 25 mai 2003

*Cher Chef Charles, Cher Chef Georges, Chers Éducateurs,
Chers Anciens et Amis*

Nous voilà encore une fois réunis à la fancy-fair de SCHALTIN

Il y a pour certains d'entre nous cinquante ans que nous étions ici, des adolescents parfois turbulents, avec nos éducateurs pour nous aider.

Ce n'étaient pas des années dorées, mais nous avons vécu beaucoup de moments agréables dans une bonne ambiance. Nos moniteurs et dirigeants nous comprenaient : ils étaient des pionniers à l'époque et devaient faire preuve de beaucoup d'imagination pour nous réconcilier avec la vie, nous tirer de la torpeur des jours gris, nous qui étions les « mal-aimés » de la société.

Ces chefs que nous voulons fêter aujourd'hui, se sont sacrifiés pour nous. Ces hommes qui, il y a cinquante ans, étaient jeunes et pleins d'idéal, avaient choisi une profession difficile : celle d'aider les éclopés de la vie que nous étions à ce moment.

C'est leur exemple qui nous a motivés pour, à notre tour, fonder une famille et vouloir devenir de bons pères de famille. C'est grâce à ces hommes dévoués qui ont rendu un fier service à notre vie, que nous sommes ici : pour **LES REMERCIER DE TOUT COEUR ET DU PLUS PROFOND DE NOUS-MEMES.**

Merci CHEF CHARLES, **merci** CHEF GEORGES, **merci** MESSIEURS LES EDUCATEURS qui ont tant fait pour nous, pendant notre séjour à l'institut de SCHALTIN. Nous gardons un souvenir inoubliable des bons moments passés ici.

Je remercie aussi **Monsieur JADOT** qui a eu l'idée d'organiser une fancy-fair à SCHALTIN pour attirer du monde à l'Institut. Cette fancy-fair est pour nous l'occasion de nous retrouver entre amis et surtout, comme aujourd'hui, d'avoir la possibilité de fêter nos anciens CHEFS.

CHEF CHARLES, CHEF GEORGES, CHERS EDUCATEURS, les ANCIENS des années 1952 à 1955 vous remercient de tout cœur et vous souhaitent à vous et à vos épouses et familles encore beaucoup de moments de bonheur et de vie paisible.

A tous nos ANCIENS DIRIGEANTS des Années CINQUANTE : encore MERCI !!!!!

Au nom de tous les anciens !

Je voudrais vous parler d'un fait très malheureux qui s'est produit juste après notre fête du 25 mai 2003, à savoir le décès inopiné de notre CHEF MONSIEUR CHARLES LENOIR qui était hospitalisé le mercredi 21 mai 2003 et dont nous avons appris la gravité de sa maladie et qui est malheureusement décédé ce 26/05/2003, le lendemain de notre fête.

Au nom de tous les anciens, nous voudrions présenter à son épouse et à toute sa famille nos très sincères condoléances et leur exprimer toute notre affection et notre sympathie.

De la part des ANCIENS DE SCHALTIN de 1952 à 1955

Poème

Pour se réconcilier avec soi-même

Rôdant triste et solitaire
dans la forêt du mystère
j'ai crié le cœur très las
« la vie est triste ici-bas »
l'écho m'a répondu « bah »

Écho, écho des grands bois
Lourde, trop lourde est ma croix... !
L'écho m'a répondu : « crois ! »

La haine en moi va germer
Dois-je rire ou blasphémer
l'écho m'a répondu : « aimer »

Puis, d'une voix bien touchante,
« écho, la vie est méchante ! »
L'écho m'a répondu : « chante »

Comme l'écho des grands bois
me conseilla de le faire
J'aime, je chante, et je crois
et je suis heureux sur la terre !

Dernière lettre de Charles Lenoir à Edmond Leblanc

Le dernier message que le chef Charles Lenoir m'a envoyée le 16 avril 2003. Edmond Leblanc

Avant son évènement le 26/05/2003, le chef Charles Lenoir savait qu'il ne viendrait pas nous rencontrer à la réunion de Brocante du château de Schaltin.

Cette lettre est son testament pour les anciens de Schaltin. Avec regrets nous ne l'avons pas vu venir près de nous pour fêter la rencontre des deux directions, l'ancienne direction et la nouvelle direction. Je sais une chose : qu'il aimait bien de rencontrer les anciens garçons, avec son sourire, on voyait qu'il était heureux de revivre des moments intenses.

Tout les mois je lui envoyais un message et on se téléphonait, et il vivait un repos bien mérité avec son épouse et ses enfants.

Hamois, le 16 avril 2003

Mon vieux Edmond,

J'ai entendu dire que tu comptais organiser une petite fête à mon intention lors de la prochaine Fancy-fair à Schaltin, c'est très gentil de ta part, mais il ne faut pas, car je préfère de loin que toute ton amitié et ton bon accueil soient réservés aux anciens. En plus j'ai tellement de difficultés pour marcher que je ne suis vraiment pas certain de pouvoir m'y rendre moi-même.

*Un grand merci pour tout ton dévouement, et sois assuré de ma meilleure amitié. Un cordial bonjour à toute ta famille et à bientôt peut-être,
Charles*

Flammarion, le 16 avril 03.

Mon Vieux Colmanoh,

J'en entends dire que tu
comptais organiser une petite fête
à mon intention lors de la prochaine
Fourey-Pair à Schallin, c'est très
gentil de ta part, mais il ne faut
pas, car je préfère de loin que toute
ton amitié et ton bon accueil soient
réservés à nos anciens. En plus
j'ai tellement de difficultés pour
marcher que je ne suis vraiment
pas certain de pouvoir m'y rendre
moi-même.

Un grand merci pour tout ton
dévouement, et suis assuré de ma
meilleure amitié. Un cordial bonjour
à toute ta famille et à bientôt peut-être.

Charles